

ANTICIPATION

MICHEL HONAKER



RETURN OF EMIETH

Le Commandant - 3



FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

RETURN OF EMETH

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR:

Dans la collection « Anticipation » :

Planeta non grata
Le semeur d'ombres
Lumière d'abîme
Le chant du Vorkul
Le rêve du Vorkul
Building
La haine du Vorkul
Enfer et purgatoire

Dans la série LE COMMANDEUR

1 – *Bronx Ceremonial*
2 – *The Verb of Life*
3 – *Return of Emeth*
4 – *King of Ice*
5 – *Secret of Bashamay*
6 – *Evil Game*
7 – *Troll*
8 – *Apocalypse Junction*
9 – *Dark Spirit*

OceanofPDF.com

MICHEL HONAKER

RETURN OF EMETH

Le Commandeur – 3

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VI^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41. d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et. d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite* (alinéas 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

@ 1990 Éditions Fleuve Noir.
ISBN 2-265-04317-6
ISSN 0768-3014

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Banlieue de Jérusalem

Depuis un instant, Charly Silovsky reluquait le grand gaillard qui arpentait nerveusement le trottoir devant sa boutique. En d'autres occasions, il ne lui aurait pas accordé la moindre attention. Mais voilà. En cette fin d'après-midi pluvieux, où le chaland était rare et le touriste terré au fond de sa chambre d'hôtel, il n'avait d'autre occupation avant l'heure de la fermeture que contempler cette rue vide et tordue au fond de laquelle somnolait son commerce. Aussi, l'apparition quasi miraculeuse de ce client potentiel renouvelait-elle de façon opportune son champ de vision.

Entrerait, entrerait pas. Le brocanteur prit mentalement les paris. Franchement, ce type qui dansait d'un pied sur l'autre sous l'averse semblait personnifier l'indécision. Il n'avait pas l'allure des chineurs habituels, avec son grand imperméable déchiré et ses bottes terreuses. Mais qu'est-ce qui pouvait bien captiver de la sorte son attention ? Les porcelaines, les bibelots, les chandeliers à sept branches ? Silovsky s'efforça de déchiffrer son regard, mais c'était chose impossible car la pluie dégoulinant en cascade sur la vitre avait transformé celle-ci en miroir déformant. À peine s'il pouvait distinguer la forme carrée du visage, le cheveu rare et dru...

Silovsky était pronostiqueur dans l'âme. Il se résolut à deviner par lui-même l'objet qui fascinait tant ce chaland, au point de lui faire oublier l'averse. Voyons, une grande carcasse pareille, avec cet air un peu brutal, pouvait difficilement en pincer pour la vaisselle... à moins que ce ne soit pour un cadeau. Il fallait trouver dans le stock hétéroclite amoncelé jusqu'au plafond quelque chose en relation avec ce gabarit hors du commun... C'était certainement ce...

L'homme entra à l'instant précis où Silovsky croyait avoir mis le doigt dessus. Sans un salut. Il était vraiment immense. Sa démarche un peu raide, mal assurée – de celles qui résultent souvent d'un accident ou d'une

blessure de guerre, telle fut l'opinion du commerçant –, ajoutait encore à sa morphologie impressionnante. Sa figure était grossière, peu expressive, mais ses yeux profonds, noirs comme des puits de charbon, intimidants. Ils se posèrent sur un objet rangé dans un coin, à l'écart, et Silovsky sut qu'il avait vu juste. Quand ils se fixèrent sur lui, il ne put s'empêcher de frémir tout entier, et le comptoir derrière lequel il s'était naturellement retranché lui parut un faible rempart face à ce titan.

— Bonsoir, cher monsieur, je crois avoir deviné ce qui a retenu votre attention, anticipa-t-il avec un petit air finaud.

— Vraiment ? répliqua le visiteur.

Il avait une voix sourde, caverneuse même, que teintait un soupçon d'ironie.

— Du moins, je le pense. Je vous observais depuis un moment, et je me disais : ce monsieur n'est pas du genre à acheter de la vaisselle, non, non... ni de ces babioles qui... Oh, vous avez des enfants... Bonjour, mes petits !

Dans le sillage de l'arrivant venaient d'apparaître trois courtes silhouettes, qui semblaient s'être comme échappées de son imperméable détrempé. Sans doute avait-il ainsi cherché à protéger ses rejetons des intempéries, et c'était la raison pour laquelle ils avaient échappé jusque-là à la sagacité du brocanteur désœuvré. Ils étaient curieusement mis, pour des gamins, dans le sens où leurs vêtements tenaient plus lieu de déguisements qu'autre chose. Mais aujourd'hui, les parents habillaient leurs enfants n'importe comment, sans tenir aucun compte de la tradition, et c'était bien regrettable. Ceux-ci ne pipaient mot, en tout cas. Leurs visages restaient figés, leurs regards immobiles et vagues, plantés sur le vieillard comme une poignée de fléchettes.

Silovsky ébaucha une grimace dans son for intérieur.

— Ils sont charmants, fit-il en les suivant d'un œil inquiet, qui tournaient lentement autour des porcelaines. Dommage, je n'ai pas de bonbons. Les gosses sont bien tous les mêmes, pas vrai ? Ils adorent les bonbons... Eh bien, que puis-je pour vous ?

Le géant pivota lentement et tendit un doigt épais comme un canon de fusil vers l'objet en question. Silovsky eut un petit frémissement de plaisir.

— Je le savais, approuva-t-il. Une merveilleuse pièce. Oui, merveilleuse en vérité. Et vous pouvez me croire : j'ai l'œil pour ce genre de choses.

Il contourna le comptoir à petits pas pressés et s'approcha d'une gargouille femelle qui hurlait silencieusement, dressée sur ses pattes arrière, des pattes de batracien. Elle était presque de taille humaine. Elle avait probablement été sculptée par un amateur de fresques gothiques, partisan de l'expressionnisme le plus torride, car tous les détails en avaient été reproduits avec une écœurante exhaustivité. Un nœud de serpents en guise de chevelure, des doigts acérés comme des griffes, des mâchoires effrayantes garnies de crocs... et ce regard sombre, menaçant, où semblait couvrir le feu de l'enfer ; jusqu'au sexe outrageusement béant, qui semblait appeler une fornication bestiale.

— Magnifique, n'est-ce pas ? jubila Silovsky en songeant qu'il tenait enfin là l'occasion de se débarrasser de cette hideuse allégorie, qui trônait dans son coin depuis des lustres. Une véritable œuvre de collection, tout en bois. Elle est unique. Une vieille dame couverte de dettes qui a été obligée de s'en séparer... la mort dans l'âme ! Franchement, cette furie pourrait avoir sa place dans n'importe quel musée...

Des horreurs, ajouta-t-il pour lui-même.

La vérité vraie était qu'il en avait déchargé un cambrioleur de ses relations pour une somme misérable. Il lui arrivait de faire un peu de recel pour boucler ses fins de mois difficiles. Le grand type n'avait pas beaucoup prêté attention à son baratin, se contentant de couvrir la gargouille des yeux avec une expression de jubilation un peu perverse. Estimant qu'il était bien harponné, Silovsky coula le prix dans la conversation avec une légère majoration.

— Bien entendu, je puis vous le faire livrer, poursuivit-il. Gratuitement, cela va sans dire. C'est un paquet volumineux.

— Non, je l'emporte, répondit abruptement le géant, qui semblait doué d'une vigueur tout à fait propre à le dispenser des services d'un livreur. C'est pour une surprise.

— Ah... Bien... Je vais vous l'envelopper, alors...

— Pas la peine...

Dehors, la pluie redoubla. Silovsky eut un sourire convenu.

— Curieux pays, n'est-ce pas ? Il ne pleut presque jamais, mais quand ça commence...

Les enfants qui avaient jusqu'ici fureté dans tous les coins s'étaient de nouveau rassemblés autour de leur père. Mais après tout, était-ce bien leur père, ce terrible bonhomme au visage rugueux ? Le brocanteur dut essuyer à

nouveau leurs regards fixes et dénués de vie. Il se racla la gorge, mal à l'aise :

— Vous avez de la chance d'avoir des gamins aussi sages, reprit-il pour meubler le silence embarrassant. Pas courant d'en voir qui savent se tenir comme ça. Les parents laissent tout faire, de nos jours... Nous avons donc... euh... trois cents dollars, trois cents. Mais disons que bon, deux cents puisque vous l'emportez de suite. Voilà. Deux cents. Tout rond !

L'autre ne répondit rien. Il avait soulevé la gargouille comme une plume et l'avait jetée en travers de ses larges épaules.

— Payez-le, dit-il à l'adresse des petits.

Silovsky trouva étrange que des gosses se trouvent en charge du portefeuille familial. Il les vit faire le tour du comptoir avec un curieux pressentiment. Il n'aima pas la façon dont ils venaient vers lui. Il fit mine de se lancer à la poursuite du grand gaillard qui traversait déjà la rue.

— Hé, vous ! Attendez un moment !

Quand il s'agissait de défendre son bien, il n'était intimidé par personne. Mais les galopins se jetèrent en travers de sa route. Ils s'agrippèrent à lui avec une force proprement stupéfiante pour leur âge. Il poussa un grognement furieux, cherchant à se dépêtrer d'eux. Il n'avait pas l'intention de se laisser faire, quand bien même cette misérable œuvre d'art n'aurait pas valu un clou, ce qui était sans doute le cas. Question de principe.

Il eut une pensée pour le fusil de chasse qui dormait sous le comptoir et fit mouvement pour s'en approcher. Il n'eut pas le loisir de l'atteindre. Les gamins manœuvrèrent si bien, accrochés à ses basques, qu'ils finirent par le faire trébucher. Il voulut se retenir au comptoir, mais ils ne lui en laissèrent pas l'occasion. Ils se ruèrent aussitôt sur lui et le frappèrent sauvagement au visage. Au prix d'un terrible effort, il parvint à se dégager, à ramper vers la cache de l'arme. Ce n'étaient pas des enfants ordinaires. Il en était sûr, maintenant. Quelque chose clochait chez eux : cette vigueur anormale, ces figures impénétrables, ces yeux cruels... Ils n'avaient rien d'humain, ces gosses. Rien d'humain.

Et maintenant qu'ils s'approchaient à nouveau avec cet air bizarre, Silovsky se sentait soudain submergé par un vent de panique. Ils étaient fous. Ces mêmes étaient fous, voilà ce qu'il y avait. Et c'est sa peau qu'ils voulaient ! Sa peau ! Ils allaient le tuer, cela se lisait dans leurs sales regards butés.

Mettre la main sur ce damné fusil. C'était la seule pensée lucide qui se balançait encore dans son cerveau. Il tendit la main. Un couteau siffla et se planta en plein milieu. Un sang mêlé de débris d'os jaillit jusqu'au tiroir-caisse. Il poussa un cri terrible, à s'arracher les poumons. En un clin d'œil, il fut ceinturé, brutalement rejeté en arrière. D'autres lames tracèrent des éclairs meurtriers devant ses yeux.

Électrisé par la souffrance, Silovsky se mit à couiner horriblement en sentant les armes affûtées violer cruellement sa chair. Dans un sursaut désespéré, il chercha à se mettre hors d'atteinte des petits monstres qui le lacéraient avec un acharnement méthodique. Chaque coup portait, creusant des blessures profondes et suintantes qui le conduisaient au bord de l'évanouissement.

Il était trop tard. Oh, trop tard pour empêcher ça ! Du sang coulait le long de ses bras, de ses cuisses et formait une tache d'incontinence écarlate entre ses jambes. *Son sang*. Il ne put s'opposer davantage à ce déluge atroce d'acier qui perforait ses muscles jusqu'à l'os. Trop de douleur. Il voulait mourir. Il s'affaissa avec un borborygme, déjà parcouru par les convulsions de l'agonie.

La dernière chose qu'il aperçut dans un brouillard sanguinolent fut ces sourires pervers qui étiraient les lèvres trop maquillées des tueurs nains. Sa dernière pensée fut qu'il était en train de mourir sous les coups rageurs de trois pantins pris de folie.

Des pantins. Mon Dieu, non.

Sa raison bascula. Par bonheur, il tomba dans un noir total.

CHAPITRE II

Jérusalem

Le minibus Volkswagen vert olive passa une première fois devant Assi Lehmann, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas de confusion possible – chose fort improbable compte tenu de la suite de hassidim qui escortaient le grand rabbin de New York. Il décrivit un demi-tour serré autour du rond-point, dans un crissement de pneus que le dignitaire religieux estima du plus mauvais effet, avant de s'immobiliser pile devant le petit groupe.

Deux hommes en descendirent. Le premier était grand, plutôt corpulent et un tantinet débraillé. Une mauvaise barbe rongait ses joues, et il évoquait plus un milicien échappé des ruines de Beyrouth qu'un serviteur de synagogue. À peine s'il se présenta aux nouveaux arrivants. Il se hâta de nettoyer le trottoir des bagages qui l'encombraient pour les entasser pêle-mêle à l'arrière du véhicule. Il voulut débarrasser le grand rabbin de la cassette en fer ouvragé qu'il tenait serrée contre lui, mais s'aperçut au dernier moment qu'elle était reliée à son propriétaire par une discrète paire de menottes. D'ailleurs son geste lui valut des regards noirs de la part des hassidim, et il préféra ne pas insister.

De cette étrange mission venue de New York incognito, à la tombée de la nuit, il ne savait pratiquement rien, sinon qu'elle était d'une extrême importance et avait provoqué la plus grande effervescence parmi les hautes personnalités de Jérusalem. Il avait entendu dire qu'Assi Lehmann rapportait quelque chose dans la ville sainte, un objet, une pièce de collection d'un prix incalculable. Et la présence de cette mystérieuse cassette accréditait sérieusement cette thèse. Tout en se remettant au volant, il s'amusa à imaginer ce qu'elle pouvait contenir, caressant les plus extraordinaires suppositions. On ne lui disait jamais rien, à lui. Ce n'était pas normal : Khemal, porte ceci ; Khemal, fais cela ; Khemal par-ci, Khemal par-là...

— Il faut excuser l'empressement de Khemal, déclara son compagnon avec un sourire indulgent. Je me porte garant de lui. C'est un homme d'une parfaite intégrité et qui m'est tout dévoué.

— Je veux bien le croire, répondit Lehmann. Vous êtes rabbi Blaustein, n'est-ce pas ?

Le jeune homme s'inclina avec déférence. Il n'avait pas trente-cinq ans. Il était grand et solidement charpenté. Ses yeux bleus brillaient d'un regard translucide comme du verre au milieu de son visage aux traits réguliers, légèrement hâlé. Ses lèvres bien dessinées, soulignées d'une barbe discrète, ajoutaient une touche de sensualité ambiguë qui n'était de toute évidence nullement recherchée. On disait de lui qu'il avait l'oreille des plus hautes instances locales et qu'il savait jouer de sa séduction tout autant que de son efficacité pour parvenir à ses fins. Mais c'était avant tout un homme sage et pragmatique, qui avait peaufiné sa culture à l'étranger, notamment aux États-Unis, où il lui arrivait de se rendre encore fréquemment.

— Quel temps fait-il à New York ? s'enquit-il pour dérider un peu le faciès crispé des hassidim qui tournaient la tête dans tous les sens, à la façon des gardes du corps présidentiels.

— Aussi épouvantable qu'ici, avoua Lehmann, considérant les ruisselets d'eau qui striaient le macadam.

— Cela passe vite, en terre sainte. Le Tout-Puissant ne permet jamais que nous soyons trop inondés, c'est mauvais pour le coton...

Lehmann hocha la tête avec un sourire. Il aimait bien ce Blaustein. Il n'avait guère besoin d'une longue étude pour connaître l'âme d'un homme, à plus forte raison d'un rabbi. Sous ces dehors affables et maîtrisés se dissimulaient une grande force de caractère et un sens évident de l'organisation. Les hassidim s'engouffrèrent à l'arrière de la camionnette, veillant sur les bagages. Ils prenaient leur rôle très au sérieux. Les deux rabbis s'installèrent un rang devant eux et se mirent à parler à voix basse. Khemal démarra sèchement. La masse sombre de l'aéroport diminua dans les rétroviseurs.

— C'est un pur miracle, dit Blaustein, sans parvenir à détourner les yeux de la cassette.

Lehmann sut qu'il avait eu beaucoup de mal à contenir cette phrase depuis leur arrivée.

— Oui. Mais le mérite ne nous en revient pas. Ce miracle, comme vous dites, n'est l'œuvre que d'un seul homme. Un homme très étonnant, en vérité. Le Dr Ebenezer Graymes.

— Nous en avons entendu parler, ici. On dit d'ailleurs qu'il est dangereux et malfaisant. Et aussi qu'il n'est pas tout à fait humain.

— Je n'en sais rien. C'est possible. Je suis moi-même très perplexe sur les mobiles qui le font agir, mais ce qui est sûr, c'est qu'il ne recherche pas la puissance, car autrement... Je n'aimerais pas imaginer ce qui se passerait s'il œuvrait dans le camp du Mal.

Il observa longuement le coffret qu'il tenait à demi enfoui sous son manteau, comme s'il cherchait à percer l'épaisseur de bronze pour en deviner le contenu.

— Mais nous discuterons de tout cela plus tard. Je devine qu'il vous tarde de connaître tous les détails de cette terrible histoire.

— J'ai malheureusement appris, pour le pauvre rabbi Fischer...

— Oui. C'était un bon ami. Hélas, il n'a pas survécu à cette pénible aventure... (Il laissa échapper un soupir.) Je suis réellement épuisé. Cette boîte semble peser des tonnes et j'ai le poignet en bouillie. Avez-vous reçu mes instructions ?

— Oui, seulement nous aurions préféré... Je veux dire... il aurait été plus sage de...

— Quand la cérémonie aura-t-elle lieu ?

— Demain matin, à neuf heures, en présence de toutes les autorités réunies.

Lehmann fit la moue.

— J'aurais mieux aimé ce soir même. Plus tôt nous aurons réuni le... le fragment manquant au reste des tables et plus vite je serai rassuré. Quel endroit a-t-on choisi ?

— Le Saint-Sépulcre.

— Oui. C'est sans doute le seul lieu au monde où il sera vraiment en sûreté...

— Tout danger n'est-il pas écarté ?

— Comment savoir ? Le danger rôde toujours à proximité du sacré d'entre les sacrés... Il me tarde que tout soit fini. Simplement.

Blaustein décela dans la voix du haut dignitaire un tremblement qui ne disait que trop les terribles épreuves qu'il avait dû récemment endurer⁽¹⁾.

— Pour ce soir, j’aurais voulu que vous logiez dans la villa gardée que nous réservons à nos hôtes quand...

— Non, coupa Lehmann. Je serai plus en sécurité dans Méa Chéarim. Le patron du *Via Dolorosa* est un vieil ami.

— Je persiste à croire que ce n’est pas très prudent. J’avais prévu...

— Désolé d’avoir empiété sur vos prérogatives. Mais ce n’est jamais mal de changer un plan à la dernière minute. Cela déjoue les espions. Le *Via Dolorosa* sera un excellent abri jusqu’à demain matin.

À l’arrière, les hassidim aux longues tresses continuaient de surveiller avec suspicion les immeubles qu’ils dépassaient. Indifférents à tout, sauf à leur mission, Blaustein les examina un par un. Ils semblaient singulièrement aguerris pour leur jeune âge. Ils avaient tout l’air de fanatiques, prêts à faire rempart de leurs corps le cas échéant, pour sauver leur maître et le trésor qu’il transportait. Compte tenu des événements, aucun rayon de ce bonheur naïf qui faisait leur force n’illuminait leurs visages, Blaustein renonça à leur adresser la parole.

— Khemal, plus vite, je te prie.

Il n’aimait guère que les programmes organisés de longue date soient ainsi chamboulés au dernier moment. Mais après tout, c’était peut-être aussi bien ainsi. La foule préservait souvent mieux l’anonymat qu’une retraite au fond d’un tombeau. Le minibus abandonna les boulevards bien éclairés, tracés à l’européenne, pour s’enfoncer dans le vieux quartier.

Le couchant dessinait la ville comme un amoncellement de dominos mordorés, entrecoupé ici et là de massifs de verdure sombre. On était vendredi, veille de sabbat, Méa Chéarim vidait progressivement ses ruelles mal pavées de sa population laborieuse. Des groupes de hassidim abandonnaient les étals du marché pour se rendre aux lieux de prière, une écharpe de soie blanche jetée sur la tête et les épaules. Les plus vieux arboraient des toques de renard, des *shtreimal*, qui les faisaient ressembler à des sibériens. Malgré l’inclémence du temps, personne ne dérogeait à la tradition. Les boutiques se fermaient une à une et c’est sur une place déserte que le Volkswagen déboucha, une place mal pavée, tendue de cordes à linges provisoirement dénudées.

Dans le fond, l’hôtel *Via Dolorosa* dressait sa façade jaunie comme le masque rébarbatif d’un lépreux, mais il en émanait une sorte de tranquillité rassurante qui faisait oublier l’absence de ravalement et les carreaux négligés. À quelques pas s’ouvrait la venelle que le Christ avait autrefois

parcourue, portant son obscène fardeau de bois, marquant de son empreinte sanglante les premières marches du calvaire. À quelque distance, la crête du Mur des Lamentations se perdait dans la pénombre naissante.

Lehmann observa les environs avec le sentiment d'un voyageur qui rentre enfin au port. Blaustein descendit s'enquérir des chambres pour ses hôtes. Les palabres furent brefs. Le patron avait vidé son hôtel deux jours auparavant, en prévision de l'honneur qui lui était fait. Son interlocuteur ne tarda pas à revenir, en jetant malgré lui des regards soupçonneux aux alentours. La psychose des hassidim escortant le grand rabbin commençait à déteindre sur son propre comportement.

— Tout est prêt, lança-t-il par la portière. Votre suite dormira dans une chambre voisine de la vôtre. Cela vous convient, ainsi ?

Lehmann acquiesça, faisant signe à ses gardes du corps de baliser les quelques mètres qui les séparaient de l'entrée. Khemal débarqua les bagages et les transporta promptement à l'intérieur. Lehmann fut le dernier à descendre, sa précieuse cassette camouflée sous un pan de son manteau. Sa chaîne émit des cliquetis que le vent répercuta en un écho sinistre aux quatre coins de la place. Il marqua un temps d'arrêt, juste avant de s'engouffrer rapidement sous le porche, étroitement entouré par ses hommes.

Il ne se détendit un peu qu'une fois à l'abri.

Blaustein indiqua l'ascenseur.

— Venez, c'est au dernier étage. Ne vous inquiétez de rien, les formalités sont déjà remplies.

Il entendait par là que tout était payé d'avance.

Le cortège s'entassa dans l'étroite cabine, tandis que Khemal, lourdement chargé, grimpait l'escalier. Il arriva cependant sur le palier en même temps que les autres et entreprit de distribuer les valises, sans un mot. Les quatre hassidim insistèrent pour s'installer dans le couloir, mais Lehmann leur ordonna de se retirer dans leur chambre. La fatigue du voyage, conjuguée à la tension nerveuse, les avait épuisés. Un instant plus tard, on entendit la prière du *maariv* retentir derrière leur porte close. Lehmann sourit.

— Ce sont de braves jeunes gens, dévoués et fidèles. Je suis sûr qu'ils ne dormiront pas de toute la nuit. Venez, rabbi, nous avons à parler...

Blaustein fit un signe discret à Khemal, lequel s'empressa de retourner à la camionnette.

— Encore navré d’avoir quelque peu dérangé vos plans pour ce soir, dit Lehmann, sitôt qu’ils se retrouvèrent seuls.

— C’est sans importance, répondit Blaustein – et il était sincère.

Lehmann inspecta distraitement la pièce. Elle ne payait pas de mine. Le lit formait une gigantesque dépression en son milieu. L’ameublement était complété par deux chaises bancales, une table de nuit, un bureau et une imposante armoire. Comme il refermait celle-ci, il ne put réprimer un sursaut.

— Mon Dieu, quelle est cette horreur ? grogna-t-il en désignant une hideuse sculpture de bois sombre qui trônait dans l’angle de la pièce.

Il avait trop en mémoire la terrifiante attaque dont il avait fait l’objet à New York, dans son propre cabinet, pour ne pas se sentir gelé des pieds à la tête chaque fois qu’il se trouvait nez à nez avec une statue. Au point d’avoir abandonné tout goût pour les arts plastiques. Sans doute un rictus du destin, voilà qu’il faisait face à une gargouille au corps de femme mais au faciès de bête, dressée sur ses pattes griffues, qui ouvrait une bouche hurlante garnie de dents pointues. L’émotion lui fut d’autant plus grande que la créature était reproduite avec un luxe de détails presque écœurant.

Blaustein s’approcha à son tour et détailla l’objet d’art... si une telle horreur pouvait prétendre à pareille appellation. Il ne put s’empêcher d’éclater de rire.

— J’avoue que ce n’est pas du meilleur goût, mais il n’y a là rien d’inquiétant. Ce n’est qu’une sculpture en bois... Je ne voudrais pourtant pas que vous soyez incommodé en quoi que ce soit. Je vais la faire enlever. J’avoue que je ne la supporterais guère dans mon intérieur.

— Non, l’arrêta Lehmann. C’est inutile. Peut-être sera-t-elle au contraire très salubre. J’ai grand besoin d’exorciser quelques terreurs et de me convaincre que ce cauchemar est terminé.

Blaustein hésita.

— Bien. C’est comme vous voudrez. Je suppose qu’à force de regarder cette charmante personne, on doit finir par s’y habituer.

Lehmann défit les menottes et déposa la cassette scellée sur la table de nuit. Il passa de longues minutes à se masser le poignet, tandis que Blaustein s’efforçait de décrire le déroulement de la cérémonie prévue le lendemain au Saint-Sépulcre.

— Une fois rassemblées, les tablettes de Salomon seront inviolables. Et le Verbe de Vie à jamais éloigné des mains de...

— Chut ! s'exclama Lehmann. Ne prononcez pas son nom ici, rabbi. Ne le prononcez surtout pas !

La voix du supérieur tremblait. De toute évidence, il avait été fortement commotionné par toute cette aventure, Blaustein n'y tint plus.

— Je vous en prie, vous devez me raconter ce qui s'est réellement passé à New York, comment rabbi Fischer est mort, comment ce... ce chasseur de démons a pu mettre la main sur... sur un fragment disparu depuis des millénaires !

Lehmann fixa gravement son interlocuteur. Tout son visage n'exprimait qu'une irrépressible soif de savoir.

— Vous connaissez la légende des Inertes, n'est-ce pas, Blaustein ?

— Très vaguement. Je l'ai entendue autrefois, mais je n'y crois guère.

— C'est une vieille légende de Babylone, qui remonte à des temps plus qu'anciens. Elle ne figure dans aucun texte officiel. Il est dit qu'au commencement du monde, Dieu offrit le Verbe de Vie aux premiers hommes, afin qu'ils puissent créer des créatures inférieures à leur propre usage, pour alléger leurs travaux terrestres. Mais les hommes profitèrent de ce don pour se laisser aller à la fainéantise. Ils fabriquèrent trop de serviteurs, qui à leur tour voulurent constituer une nouvelle race et fomentèrent des complots visant à prendre le pouvoir. Ils étaient nombreux et endurcis par les tâches difficiles. Il y eut une terrible guerre, que les hommes finirent par remporter avec l'aide des archanges Michel et Gabriel. Mais en retour, la connaissance des Mots-Qui-Donnent-La-Vie leur fut ôtée. Beaucoup plus tard, le roi Salomon, qui était féru de magie, en retrouva le secret. Il le recopia scrupuleusement au bas de son fabuleux *Livre des Signes*, dont on pense qu'il contient tous les mystères du monde et le Vrai Nom de Dieu... À sa mort, pourtant, cette tablette avait disparu. Et le secret se perdit.

— Le *Livre des Signes* original... Enfin, les tablettes de saphir qui le composent, ont été découvertes et rassemblées avec la plus grande discrétion, mais tous les théologiens s'accordent pour affirmer qu'il y manque un fragment essentiel.

Lehmann prit la cassette sur ses genoux.

— Exact. Tous pensaient qu'il était perdu à jamais. C'était une erreur. Il est venu entre les mains d'un vieux juif de Varsovie, Yoshi Eisenbaum, lequel s'est par la suite installé à New York, et c'est là que tout a commencé. Eisenbaum était un fabricant d'automates, mais surtout, un

magicien de première envergure. Nous ignorons comment la tablette est arrivée entre ses mains ; j'imagine que quelque démon l'aura guidé. Il avait un frère avec qui il vivait. Du moins avons-nous cru longtemps que c'était son frère. Car en fait, il s'agissait d'un Inerte qu'il avait façonné selon le rite pour son service personnel... ainsi que les sorciers le faisaient autrefois dans l'obscurité de leurs laboratoires. L'histoire n'est souvent qu'un éternel recommencement.

« Progressivement, cette créature haineuse a pris de l'ascendant sur son créateur. Emeth – tel était son nom : Emeth, « La Vie » – devenait chaque jour plus tyrannique et cruel, à tel point qu'Eisenbaum s'est résigné à se débarrasser de lui une fois pour toutes. Il a requis mon aide, et celle de mon supérieur d'alors. Ensemble, nous sommes parvenus à surprendre l'être et nous l'avons enseveli dans un souterrain, sous une synagogue désaffectée de Crescent Street. »

— Je la connais. Il n'en reste rien, aujourd'hui.

— Oui, et c'est en rapport avec cela. Car tout récemment, sans doute aidé par un complice avide de pouvoir, Emeth s'est libéré des sceaux et des adjurations. Cette même nuit, il a commis des meurtres atroces, parmi lesquels celui de son ancien maître. Mais par chance, il n'a pu s'emparer du fragment, que celui-ci avait enfoui sous sa boutique et protégé par de puissants charmes magiques. Oui, bien sûr, vous pouvez penser que je divague et que tout ceci relève de la pire des superstitions. Je vous l'assure, Blaustein, il n'en est rien. Ces choses affreuses se sont vraiment passées...

« Pendant de nombreux jours, Emeth a perpétré d'horribles crimes, secondé par une bande d'automates qu'il avait dérobés dans le magasin de son... père ! Bien sûr, il ne détenait pas le Verbe lui-même, et ne pouvait rendre le maléfice permanent. Mais il en savait assez pour donner vie à ses diaboliques suppléants durant un temps déterminé. Sans doute avait-il arraché ce secret à Eisenbaum au cours de leurs années de vie commune. »

— C'est alors que le Dr Graymes est survenu ?

— Oui, le Dr Ebenezer Graymes. Ne dites aucun mal de lui. Ce qu'il est en réalité, je l'ignore. On le prétend à demi démon et Commandeur d'un ordre de sorciers qui fut jadis puissant sur cette Terre. Je n'en sais rien. Mais je l'ai vu à l'œuvre. Je crois que Dagon lui-même aurait peur d'un tel homme. C'est lui qui a déterré le fragment, en brisant les protections d'Eisenbaum, Dieu sait comment. Lui qui a vaincu Emeth, le démon, une nuit, au sommet du pont de Brooklyn.

Il lança un regard agité en direction de la sculpture hideuse.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens à dormir avec cette infâme gargouille. Si elle ne bouge pas avant l'aube, je saurai que tout est fini. Vraiment fini. Mais croyez-moi, Blaustein, s'il m'arrivait malheur, à moi ou à ce que je transporte, vous n'auriez qu'un seul recours : faire appel au Dr Graymes, de New York, car il serait alors votre unique espoir d'écarter la plus terrible des malédictions.

Lehmann porta subitement la main à sa tête.

— Vous ne vous sentez pas bien ? Je suis d'une inconvenance impardonnable. Je suis resté trop longtemps et vous êtes maintenant épuisé. Je vais vous faire porter à manger. Avec un peu de vin.

— Ce n'est rien. La fatigue. Je me sou mets à la tentation d'un peu de vin, Dieu ait pitié de mon âme.

Blaustein sourit. Mais ce sourire s'effaça dès qu'il se retrouva seul dans le couloir. Le récit du grand rabbin l'avait profondément impressionné. Mais la cérémonie du lendemain mettrait un terme à tout cela, car le Saint-Sépulcre était inviolable par les esprits des profondeurs. Il donna des ordres à l'hôtelier pour que l'on monte des repas et rejoignit Khemal, installé au volant du minibus.

— Que fait-on maintenant, rabbi ?

— Reste ici avec la camionnette. Surveille ceux qui entrent ou sortent de cet hôtel.

— Mais les hassidim sont là-haut, non ? interrogea Khemal, que la perspective de passer là une nuit blanche n'enchantait guère.

— Bien sûr, seulement j'ai confiance en toi.

Il appuya cette marque d'estime par une tape amicale sur l'épaule de son compagnon, lequel se sentit fondre sous le regard si bleu. Pour un tel homme, il aurait trouvé le courage de donner sa vie.

— Bonsoir, Khemal.

— Bonsoir, rabbi.

Tout en tirant une cigarette de son paquet neuf, le chauffeur observa la silhouette noire du religieux qui disparaissait à l'angle de la place. Il fit jouer son briquet et aspira une longue bouffée de fumée. La pluie avait cessé. Le vent balayait les hauteurs du Mont des Oliviers et asséchait progressivement les pavés. En terre sainte, les intempéries ne dureraient jamais bien longtemps...

OceanofPDF.com

CHAPITRE III

Aaron Blaustein regagna son appartement à pied. Il n'était situé qu'à quelques rues de là, un peu plus au nord de Méa Chéarim. L'air retrouvait son habituelle douceur caressante et tandis qu'il marchait d'un bon pas, il s'en remplissait les poumons comme on s'enivre du bouquet d'un jeune vin. Cela lui fit du bien, après la conversation qu'il venait d'avoir avec Lehmann. Elle avait jeté un certain trouble dans son esprit. Il connaissait mieux que personne la puissance du Mal, car en étudiant les chemins de la vertu et de la justice, on côtoie fatalement ceux de la perversité et du vice, et Blaustein était de ces rabbis qui avaient déjà senti le parfum du soufre se mêler à celui de l'encens.

Il avait un peu minimisé son érudition, tout à l'heure, ainsi qu'il convenait devant un supérieur hiérarchique. Car durant ses études, il avait compulsé ces textes informels, retranscrits au IX^e siècle par des mains anonymes, d'après la tradition orale. Ce faisant, il s'était sciemment éloigné de l'approfondissement talmudique pour se livrer à des recherches touchant davantage à la démonologie. C'est ainsi qu'il avait découvert les étranges rites pratiqués par les anciens magiciens juifs dont tous les rois d'Israël s'étaient entourés au fil des âges, à la fois conseillers politiques et meneurs de complots. Et parmi ces rites, celui dit « d'argile et de sang » était évoqué. Le charme qui peut créer une forme vivante toute dévouée à son maître ; le charme qui donne à l'humain le pouvoir de Dieu lui-même. Il n'était que succinctement décrit, car les détails se perdaient dans la nuit des temps. Mais cette lecture l'avait profondément troublé.

Il y avait souvent repensé depuis. C'était pourquoi, mieux que personne, il comprenait la véritable valeur du fragment rapporté par Lehmann. Et aussi l'importance du combat millénaire qui s'était renoué par-delà les âges, au cœur même de la civilisation. Il y avait eu du sang, et des morts. Fischer, Eisenbaum, d'autres sans doute y avaient laissé la vie.

Préoccupé par ses réflexions, Blaustein ne fut pas fâché de retrouver l'intimité de son modeste appartement. Sans prendre le temps de se

déshabiller, il s'étendit sur son lit. Il sentit qu'il ne pourrait pas s'endormir immédiatement, malgré la fatigue qui étirait ses membres. Aussi approcha-t-il une lampe de son chevet et se mit-il à lire. Le *Cantique des Cantiques*. Le plus fabuleux, le plus poétique des apocryphes. Ce soir, il éprouvait un besoin de réconfort, de protection. Mais très vite, les lignes se brouillèrent devant ses yeux, et dans le flou brumeux, il crut distinguer des silhouettes cauchemardesques qui s'agitaient, se formant, se dissolvant puis rejaillissant telles des éclaboussures d'encre.

Puis la somnolence le gagna sans qu'il s'en rende compte. L'ouvrage glissa sur la couverture. Son menton tomba sur sa poitrine. Et les ombres inquiétantes le poursuivirent dans le creux de ses rêves...

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Lehmann ne fut pas mécontent lorsque le plateau du repas lui fut apporté. Il y avait au menu des *falafels*, ces sandwiches épicés piqués d'un petit drapeau arborant la mention « casher », et un peu de vin sans doute originaire d'un kibboutz de la vallée. Frugal, mais éminemment bienvenu. Il s'installa devant la fenêtre, au petit bureau fonctionnel qu'il débarrassa de son inutile papier à lettres.

Au-dehors, la place s'était à nouveau remplie depuis l'arrêt de la pluie, moins d'autochtones que de touristes américains et européens en tee-shirts bigarrés. Quelques marchands étaient encore ouverts. Une nouvelle ambiance se créait dans les rues de la vieille ville, chichement éclairées par des réverbères aux halos orangés. De son poste, Lehmann contemplait cette aimable animation tout en grignotant. Le coffret était posé à côté de lui, dans son champ de vision. Il avait décidé de l'attacher à lui durant son sommeil. Peut-être était-ce un luxe de précautions superflu, mais il ne voulait permettre à quiconque d'éprouver la moindre tentation à son égard.

Il avait presque oublié la présence de la sinistre sculpture près de l'armoire. Pendant un long moment, il avait senti son regard fou peser sur sa nuque ; il n'avait pu s'empêcher de l'observer à la dérobée, comme pour surprendre un mouvement furtif, une modification dans sa posture. Puis l'impression malsaine s'était dissipée. Blaustein avait raison. On finissait par s'y accoutumer. Il avait réussi à dominer son appréhension et agissait maintenant comme si l'objet n'existait pas.

En bas, sur la place, était née une singulière agitation.

Depuis quelques minutes, un homme très grand, vêtu d'une redingote de hassid, installait les tréteaux d'un théâtre de fortune. Quelques planches vite ajustées, un drap d'une propreté douteuse, et en un clin d'œil le décor fut prêt, attirant sur-le-champ la curiosité des promeneurs, ravis de cette attraction improvisée.

Le forain parvint à plier son interminable carcasse sous la scène, et ce seul exploit ne fit qu'accroître les rangs de badauds. Après un instant

d'attente, le spectacle commença. De façon plutôt inattendue. Trois marionnettes montèrent sur l'estrade et saluèrent avec une déférence comique. Leur simple aspect prêtait déjà à rire : il y avait tout d'abord un hassid au teint jaune, affublé de lunettes de myope, portant nattes, chapeau rond et inévitable redingote noire. À ses côtés vint s'incliner une créature pulpeuse, qui de toute évidence devait être sa promise à peine fidèle. Quant au troisième larron, un gros marchand manifestement aussi riche que repoussant, il campait l'amant de cette dernière avec une réjouissante fatuité.

Tout en achevant de dîner, Lehmann se pencha légèrement pour suivre l'exhibition : il était aux premières loges. Il sourit en voyant les protagonistes s'agiter. Ils parlaient peu, surtout par onomatopées, mais leur pantomime appuyée rendait l'intrigue compréhensible pour tous. C'était l'histoire d'un hassid amoureux, lui béat et dévot, elle ensorcelante et rouée. Le gros commerçant, lui, cherchait à séduire la belle par tous les moyens, et le ressort humoristique du spectacle fonctionnait sur l'avarice – réelle ou supposée – des Juifs, ainsi que sur le tiraillement dû au désir charnel supposant à l'élévation de l'âme. C'était parfois méchant, souvent cruel, mais pour les touristes, une source d'amusement bon enfant. Les pantins, étonnamment mobiles et expressifs, rendaient la moindre intention du forain dissimulé sous la bâche.

Lehmann se surprit à pouffer, quand l'épouse attirée dans les rets du soupirant par un collier de perles s'empessa de cacher celui-ci sous sa jupe au retour inopiné du mari, et qu'il en tomba toute une quincaillerie tendant à prouver qu'elle collectionnait les faveurs de bien des riches du village.

Quelques coups discrets furent frappés à la porte.

Le rabbin renoua instantanément avec la réalité. Il se rapprocha de la cassette, avant de prier d'entrer. Ce n'étaient que les quatre hassidim de son escorte, qui venaient s'assurer qu'il n'avait besoin de rien.

— Non, vous pouvez aller dormir. Vous êtes épuisés autant que moi. Je frapperai contre le mur, si nécessaire. Avez-vous vu le spectacle ?

Les jeunes gens regardèrent par la fenêtre, attirés par le bruit et les rires. Ils firent grise mine en constatant que l'une des marionnettes caricaturait ceux de leur communauté. Ils échangèrent de vifs propos en hébreu, l'un décidant même de descendre mettre un terme à ce blasphème sur-le-champ. Lehmann les apaisa.

— Non, surtout pas d’esclandre. Nous ne devons nous manifester sous aucun prétexte, rappelez-vous. Pas avant demain. Et puis quoi, apprendre à se moquer de soi-même est un pas vers la tolérance. Et la tolérance mène à la sagesse.

— Mais il joue en plein milieu du quartier, comme pour nous narguer !

— Il ne nargue personne, il distrait des touristes. Allons, retournez vous coucher. Une si grande colère pour un si petit tourment, cela n’en vaut pas la peine...

Il congédia les hassidim, qui ne digéraient visiblement pas la chose.

« Ils sont jeunes, pensa Lehmann. Ils ont le sang chaud. Plus tard, ils devront savoir rire d’eux-mêmes, et pas seulement des bénédictions du Ciel. »

Il but un demi-verre de vin pour faire passer le piment des *falafels*. Bien qu’il s’en défendît, il ne put s’empêcher de regarder la suite du spectacle, et cela l’occupa un instant. Le mari, la femme et l’amant, toutes les variations sur ce thème défilaient, faisant s’esclaffer une assistance qui devenait de plus en plus importante. Une patrouille de militaires passa au loin, mitrailleuse en bandoulière. Ils s’arrêtèrent un moment, ne sachant s’ils devaient intervenir. Peut-être des habitants du quartier avaient-ils protesté et était-ce là la raison de leur présence. Les baladins n’étaient jamais les bienvenus dans le fief le plus conservateur, le plus orthodoxe de la ville. Mais la foule était en majorité composée d’étrangers et les soldats renoncèrent à créer un incident. Ils restèrent un instant bras croisés à observer la scène, de loin, hésitant à participer à l’hilarité générale, avant de poursuivre leur ronde.

Lehmann fut saisi d’une étrange mélancolie. Il n’avait jamais réellement aimé New York. Sa saleté, sa misère dégoulinante sous le strass factice des quartiers riches. Sa violence sous-jacente, partout. Sans bien savoir pourquoi, il se plut à songer qu’un jour, il habiterait ici, dans le saint des saints, et qu’ici il mourrait, et que sa dernière demeure, sur le Mont des Oliviers, contemplerait plus bas le Mur des Lamentations. Il l’avait ainsi souhaité.

La fatigue lui brûlait les yeux.

Il saisit la cassette et referma les menottes sur son poignet. Ceci fait, il s’étendit, tout habillé. Il n’avait même pas le courage d’ouvrir son sac. Il poussa un soupir. Son dernier regard fut pour la sculpture repoussante, logée dans son coin, à l’autre bout de la chambre. N’avait-elle pas les yeux

plus tournés vers sa droite, tout à l'heure ? Mais non. C'est parce qu'il était couché. La perspective avait changé, voilà tout. Il ferma les paupières. N'avait-il pas prétendu qu'il souhaitait exorciser ses terreurs ? À présent que la lumière était éteinte, l'épreuve commençait vraiment.

Dans le noir, il se mit à chanter un vieux cantique.

*

* *

Khemal avait pu voir le début de la pièce. D'abord inquiet à l'arrivée du grand forain, puis franchement hilare pendant que les marionnettes s'exhibaient avec un réalisme fabuleux – il pensa même qu'il s'agissait peut-être de nains déguisés –, il avait suivi les déboires comiques du mari floué et de son épouse vénale, prenant en définitive parti pour celle-ci, car enfin ce bigot transi d'amour n'avait que ce qu'il méritait. Le gros marchand ne s'embarrassait guère de scrupules pour arriver à ses fins, mais Khemal s'identifiait mieux à lui – pour des raisons morphologiques, tout d'abord, et ensuite parce que côtoyant à longueur de journée des rabbis, il goûtait beaucoup l'humour acide avec lequel la communauté hassid était brocardée. Il n'aimait pas beaucoup les hassidim. Ils avaient toujours l'air trop joyeux, et Khemal trouvait que dans le monde d'aujourd'hui, cela sonnait faux. Il méprisait leurs jeux et leurs rondes naïves, main dans la main, et leurs chants braillards à la gloire du Très-Haut. Khemal avait été musulman avant de se convertir au judaïsme. Il entretenait avec sa foi des rapports moins extravertis et d'autant plus profonds. Du moins le croyait-il.

Puis, rapidement, les gens étaient venus trop nombreux. Ils avaient entouré la camionnette – certains n'hésitant pas à s'installer sur les pare-chocs – si bien qu'il ne vit bientôt plus devant lui que des têtes ou des enfants hissés sur les épaules de leurs parents. Il grogna des choses peu aimables à rencontre des touristes, oubliant que sans eux l'économie du pays, déjà fragilisée par les tensions internationales, connaîtrait une situation précaire.

Il ouvrit sa boîte à gants et posa sa télévision de poche sur le tableau de bord. L'image n'était qu'en noir et blanc, mais c'était bien suffisant compte tenu de l'inanité des programmes. Il tomba sur la fin des informations, juste à temps pour pincer les faits divers. Il apprit ainsi qu'un vieux brocanteur, la veille, s'était fait hacher menu en banlieue et que personne ne comprenait

ce geste, ni la façon dont il s'était perpétré. Encore un coup des palestiniens, telle était l'opinion de Khemal. Il faudrait bien un jour les rassembler à bord d'un charter et les expédier sur une île déserte du Pacifique, une île où il n'y aurait rien que du sable et des cailloux, histoire de voir s'ils étaient aussi capables que les juifs pour mettre en valeur les terres arides. À coup sûr, c'était plus difficile que de poser des explosifs à bord des bus.

Le film qui suivit était un navet américain, mal joué, mal réalisé et, pire que tout, mal doublé. Khemal sentit que la nuit serait longue. Par chance, l'héroïne – une passionaria en costume kaki – avait un décolleté franchement ravageur et une bouche qui laissait deviner certaines aptitudes à rendre un homme heureux. Les pensées de Khemal s'égarèrent quelque peu hors de l'histoire convenue et de toute façon invraisemblable. Il s'étira, puis jeta un coup d'œil sur la fenêtre du rabbin par la vitre baissée. La lumière était éteinte. Il devait dormir. Khemal paria qu'il s'était couché avec son coffret attaché au bras...

*

* *

Assi Lehmann ouvrit subitement les yeux.

Il n'avait dû s'assoupir qu'un instant, car des rires montaient encore de la place. Ce qui l'avait tiré en sursaut de sa somnolence agitée, il n'en savait rien. Seulement une angoisse insidieuse pressait ses entrailles, et une sueur glacée ruisselait le long de ses tempes. Il pensa d'abord qu'il avait eu tort de ne pas se dévêtir. Avec ce temps lourd, là dehors, il aurait mieux fait d'enfiler son pyjama, ou cette superbe robe d'intérieur que lui avait offerte sa gouvernante, Mme Germain. Mais non, c'était autre chose.

Il se dressa sur un coude. Il n'avait pas tiré les tentures, de sorte que l'éclairage de la ville pénétrait discrètement dans la chambre, déteignant sur la pénombre. Personne. Voilà ce qui l'avait réveillé : il avait eu le sentiment d'une présence toute proche, une présence menaçante, dangereuse. Il faillit frapper contre la cloison, appeler les hassidim. Mais il se ravisa. Pourquoi réveiller ces pauvres garçons éreintés par le voyage, simplement pour une mauvaise impression ?

Pourtant, le trouble ne se dissipait pas.

Il se tourna vers la sculpture. Sa forme torturée prenait un étrange relief dans cet éclairage grisâtre. Lehmann avala péniblement sa salive. Il devait s'avouer maintenant qu'il avait commis un léger péché d'orgueil devant Blaustein, tout à l'heure. Pourquoi n'avoir pas fait retirer cette monstruosité, qui évoquait tant de souvenirs pénibles pour lui ? Exorciser ses craintes ? Défier le destin ? À quoi bon ? À présent qu'il tremblait de peur, la vanité de sa décision lui semblait absurde. Non, il ne se sentait pas capable de dormir à côté de... de cela.

Il leva le poing vers le mur. Mais à cet instant, il eut le souffle coupé, comme s'il venait de prendre un direct en plein plexus. Il laissa échapper une exclamation. Elle avait bougé. Elle avait tourné la tête dans sa direction, elle avait abaissé ses terribles prunelles sur lui et...

Non. Impossible. Il avait seulement vu ce qu'il redoutait tant de voir. Ses nerfs avaient été ébranlés par les épreuves de ces dernières semaines, et aussi la fatigue du voyage, la crainte de laisser à nouveau échapper le précieux fragment, conquis au prix du sang. Cette chose n'avait pu remuer. Elle n'avait pu. Alors, pourquoi cette terreur ? Pourquoi ne pouvait-il plus détacher les yeux de la silhouette de cauchemar, incapable de faire un geste, de formuler une syllabe ?

Il voulut prier. En vain. Sa tête bourdonnait. Ses veines ne charriaient plus qu'un venin glacé qui bientôt étoufferait son cerveau dans l'étau d'une démence livide. Son cœur battit plus fort, trop fort. Il n'osait plus regarder. Plus regarder.

Un grincement troubla le silence.

Le grincement d'une mécanique articulée qui se met en route.

— Non ! hurla-t-il en tendant un bras devant lui.

Mais le son ridicule de sa voix n'arriva pas jusqu'à ses propres oreilles.

La gargouille s'ébroua soudain. Elle étira son corps démesuré au-dessus de lui et il sentit son ombre – son ombre ! – le recouvrir comme celui d'une amante possessive. Elle referma ses longs bras maigres, ses bras de bois, autour de lui, l'enveloppant d'une étreinte lascive. Il sentit ses griffes s'enfoncer dans ses côtes et se contorsionna pour tenter d'échapper à leur morsure. Alors, la tête hurlante de la créature se pencha vers son visage ravagé par l'épouvante, lentement, singeant l'approche d'un baiser passionné. Il se rétracta de tout son être, cherchant désespérément à la repousser. Mais elle semblait peser des tonnes.

Elle mordit ses lèvres à pleines dents, étouffant ses gémissements. Ses cheveux serpentins s'enroulèrent en sifflant autour du crâne de sa victime, tels les tentacules d'une pieuvre. Soulevé par la souffrance, Lehmann se tordit en tous sens, sans parvenir à échapper aux mâchoires qui foraient impitoyablement ses joues et se rejoignaient maintenant à l'intérieur de sa bouche ! Du fond de son agonie, il constata que cette succube obscène était parvenue à aspirer son sexe en elle. Non contente de l'assassiner, elle avait entrepris de le violer, là, sur sa couche, et il en éprouva une humiliation plus atroce que toutes les tortures. Quand les ongles recourbés se frayèrent un passage jusqu'à ses organes, c'est à peine s'il les sentit tant il implorait la mort de venir le prendre, de le délivrer de cette aberration.

Sur la place, les gens applaudirent. Les marionnettes saluèrent. Le spectacle était terminé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

— Rabbi, un grand malheur ! Un très grand malheur...

Curieusement, Aaron Blaustein s'était réveillé quelques secondes à peine avant que le téléphone ne retentisse, comme alerté par un pressentiment. Avant même que la voix saccadée de Khemal ne poursuive, il comprit que le pire était arrivé.

— Rabbi, c'est Lehmann... Il... il est mort... dans sa chambre.

— Mon Dieu ! Comment ? Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, rabbi !

Le Libanais avait des sanglots dans la gorge.

— Le coffret, Khemal ! Qu'est-il advenu du coffret ?

— Je n'en sais rien. La police vient d'arriver. Je n'ai pas pu entrer.

— J'arrive. Ne bouge pas.

— Rabbi, ce n'est pas ma faute ! Je...

— Bien sûr, Khemal.

Il ne mit guère plus de cinq minutes pour gagner le *Via Dolorosa* au pas de course. La place était bouclée. Ambulance et voitures de police cinglaient les vieux murs de leurs gyrophares. Les alentours de l'hôtel grouillaient d'agents et de militaires. Toujours la crainte de l'attentat terroriste. Blaustein se faufila sous les rubans de protection. Deux types en uniforme s'élancèrent aussitôt sur lui, prêts à le refouler à coups de crosse. Nerveux. Par chance, ils le reconnurent avant de commencer leur geste. Blaustein les foudroya du regard. Là-bas, Khemal lui faisait désespérément signe, entouré d'inspecteurs en civil. Il le rejoignit à grands pas et, l'attrapant par le bras, le poussa à l'intérieur.

Les hommes du groupe d'intervention s'effacèrent avec déférence sur leur passage.

— Ils t'ont posé des questions ?

— Oui. Mais je n'ai rien dit. Je vous assure, rabbi, ce n'est pas ma faute. Personne n'est entré ou sorti après votre départ, j'en mettrais ma tête à couper. Je ne sais pas ce qui a pu se passer...

— Et les hassidim n'ont rien entendu ?

— Rien du tout. C'est l'hôtelier qui a trouvé la porte ouverte et...

— Tu n'as rien remarqué d'anormal, pendant que tu surveillais en bas ?

— Vraiment, non. Il y avait beaucoup de monde sur la place, ce soir. Une bonne ambiance. Un forain s'était installé pour jouer une pièce.

— Un forain ? Ici, près du Mur ? On l'a laissé faire ?

— Enfin, ce n'était pas exactement un forain, plutôt un montreur de marionnettes. Et son numéro était si drôle que... Est-ce que c'est important ?

— Je n'en sais rien. Ils ont emmené le corps ?

— Pas encore. Les policiers viennent juste de déballer leur attirail. Je vous ai appelé tout de suite. Oh, rabbi, je ne comprends pas ce qui a pu arriver, c'est si terrible...

Au dernier étage régnait une étrange agitation. Au fond du couloir, les hassidim étaient en pleurs et se frappaient la poitrine. À leurs gémissements répondaient en écho les sanglots de la femme du patron, victime d'une crise de nerfs. Les enquêteurs posaient une multitude de questions, indifférents à ces démonstrations d'affliction. Khemal sur ses talons, le rabbi força le passage jusqu'au seuil de la chambre.

En découvrant le spectacle, il ne put s'empêcher de se mordre les lèvres. Assi Lehmann était étendu sur le lit, parmi les draps noyés de sang, tournant vers eux son visage en partie dévoré. Il n'avait plus ni bouche, ni menton, ni nez. En dessous de ses pommettes, la chair déchirée pendait dans le vide. Ses yeux noirs, démesurément agrandis, reflétaient une épouvante sans nom. Ses vêtements étaient lacérés. On aurait juré qu'il avait été attaqué par un animal sauvage. Machinalement, Blaustein nota qu'il était nu sous la ceinture, et il se demanda quelle perversité avilissante le tueur lui avait fait subir avant de le mettre en pièces.

Surmontant sa répulsion, il s'approcha de la couche. La paire de menottes pendait au bras du mort.

— Les empreintes, rabbi ! prévint l'un des préposés au laboratoire.

Ignorant l'avertissement, Blaustein souleva légèrement le drap. Le coffret était bien là, au bout de la chaîne, mais son couvercle était arraché. Et son contenu parti. Disparu. Un inspecteur arriva, tout en s'épongeant vigoureusement le front avec un mouchoir bon à essorer.

— Vous êtes le rabbi Blaustein, n'est-ce pas ? Confirmez-vous l'identité de la victime ? Est-ce que c'est vraiment... le grand rabbin de

New York ?

— Oui, répondit Blaustein dans un souffle. Il était en visite privée. Il voyageait incognito.

— Pas la moindre idée sur celui qui a pu faire ça ?

— Non.

— Il y a des traces de morsures. On dirait qu'on lui a arraché la chair à coups de dents... C'est atroce, sans compter les complications diplomatiques. Et en plus, les hassidim qui dormaient à côté n'ont rien entendu. Incroyable...

— Excusez-moi, coupa Blaustein, préférant abandonner le fonctionnaire à ses problèmes.

Ceux dans lesquels il se débattait à présent étaient déjà bien suffisants. Il allait devoir annoncer le drame à ses supérieurs, et la disparition du Verbe de Vie, la veille de la cérémonie... Lourde et pénible tâche. Il était sur le point de se retirer, lorsque Khemal le retint par la manche. Depuis qu'il était entré dans la chambre, une impression bizarre s'était emparée du Libanais. Et il avait mis un certain temps avant d'en comprendre la signification : un détail manquait. Du regard, il fit à nouveau le tour de la pièce où crépitaient les flashes du préposé à l'identification. Maintenant, il était sûr.

— La gargouille, rabbi... Où est passée la gargouille ?

Blaustein revint sur ses pas, intrigué. L'espace entre le mur et l'armoire, où trônait précédemment l'affreuse sculpture, était vide.

CHAPITRE VI

— Mon Dieu, Deborah, dites-moi vite quel est cet homme bizarre près de la fenêtre. Comme il est pâle... Est-il malade ? Et que ses ongles sont longs !

Debbie Harriman trempa à peine les lèvres dans la coupe de champagne qu'elle venait de chiper sur un plateau pour se donner une contenance. Elle fit mine de chercher autour d'elle l'individu auquel Mrs. Sarrusfeld venait de faire allusion, et qui semblait l'impressionner si vivement. Pourtant, elle savait parfaitement à quoi s'en tenir. Il n'était qu'une personne répondant à ce signalement dans toute cette cohue autour du buffet. Le cliquetis des fourchettes se mêlait au brouhaha des conversations et des rires convenus. Aucune fausse note. La salle de sport, festonnée de rubans bleus et rouges, était juste suffisante pour contenir l'affluence. À l'occasion de cette fête annuelle, les mécènes de l'université étaient accueillis avec force baisemains et démonstrations de gratitude. La vendange semblait prometteuse, cette année. Les fonds ne risquaient pas de manquer. Le visage réjoui du doyen l'attestait. Sa bonne humeur faisait plaisir à voir.

— Pardon, vous disiez, Mrs. Sarrusfeld ?

— Chère petite, je parlais de cet homme étrange, là-bas, à l'écart, celui qui est si grand. Qui est-ce ? C'est la première fois que je le vois à l'une de nos fêtes. Est-il nouveau ?

— Oh, vous voulez parler du Dr Graymes ? supposa Debbie avec une nonchalance affectée. Non, il n'est pas nouveau. Il voyage beaucoup, c'est la raison pour laquelle il vient rarement à nos réceptions.

Mrs. Sarrusfeld ouvrit tout grand les yeux, en tripotant nerveusement un interminable collier de perles trop grand pour elle.

— C'est donc lui, le fameux Dr Graymes ?

— Vous en avez entendu parler ?

— Oh, mon Dieu, oui, d'affreuses histoires...

Et elle gloussa de ravissement. Debbie n’y tint plus. Elle vida son Champagne et en subtilisa un autre. Elle ne savait plus le nombre de coupes qu’elle avait déjà reposées vides sur le bord du buffet. Elle allait terminer la soirée ivre, mais tant pis. Elle ne se sentait pas le courage d’affronter le reste de la nuit sans dopant.

Mrs. Sarrusfeld ajusta ses besicles sur son nez en forme de poire, pour étudier tout à son aise le personnage qui se tenait debout loin de la bousculade, la mine sombre et sévère. Elle le trouva démesurément grand, démesurément maigre, et aussi démesurément sinistre dans son antique costume gris – un smoking passé de mode depuis un siècle au moins. Il avait l’air d’un oiseau de proie rongé par son frein, égaré dans une basse-cour. Elle fut incapable de lui donner un âge, estimant pour se satisfaire qu’il devait être entre-deux. Sous un certain angle, son visage taillé à la serpe semblait celui d’un homme dans sa pleine force, pour aussitôt après donner l’impression d’être au contraire beaucoup plus vieux.

Ce curieux effet d’optique était encore souligné par ses cheveux grisonnants coupés en brosse. Ses yeux étaient fascinants, affleurant les orbites, d’un bleu très clair, presque délavé. Pour l’instant, ils fixaient la pointe de ses escarpins vernis – ornés de guêtres blanches, s’il vous plaît ! – avec une expression rêveuse, taciturne. Soudain, comme cédant à une pulsion longtemps contenue, il tira de son gilet une vieille montre en or retenue par une chaîne et eut un geste d’impatience.

Tout en l’observant ainsi, Mrs. Sarrusfeld se sentit tout à la fois séduite et inexplicablement sur la défensive.

— On dit sur lui des choses extrêmement déplaisantes, murmura-t-elle à Debbie, dont la tête commençait sérieusement à tourner. Qu’il mène une vie dissolue et pratique des envoûtements.

— Des racontars, assura Debbie en lorgnant à son tour du côté de Graymes, se demandant pourquoi il l’ignorait ce soir avec une telle insistance. Il est un peu excentrique, voilà tout.

— J’ai entendu raconter qu’une pétition avait circulé pour son renvoi.

— C’est possible. Au moins, ma signature n’y figurait pas. Et le doyen n’en a tenu aucun compte, en tout état de cause. C’est le meilleur spécialiste dans sa discipline, vous savez. C’est un honneur pour l’université de le compter parmi ses enseignants.

— Quelle spécialité, au juste ?

— Les traditions anciennes. La démonologie. Vous ne pouvez imaginer le nombre d'étudiants qui suivent ses cours malgré leur emploi du temps très chargé. Et ce n'est pas une matière d'examen, par-dessus le marché...

— Pour chahuter, j'imagine !

— On ne chahute pas le Dr Graymes, Mrs. Sarrusfeld. Voulez-vous que je vous le présente ? C'est un bon ami à moi... Nos travaux sont parfois, euh... complémentaires.

Mrs. Sarrusfeld hésita. Elle n'avait pas résolu son dilemme.

— Il me fait froid dans le dos, minauda-t-elle, mais enfin... Oui, bien sûr, quelle émotion...

Debbie se félicita in petto. Elle avait magnifiquement manœuvré pour approcher Graymes en toute innocence, sans éveiller les soupçons des autres professeurs.

— Mrs. Sarrusfeld, le Dr Ebenezer Graymes. Ben, voici Mrs. Sarrusfeld, l'une de nos plus généreuses et fidèles donatrices...

De toute évidence, Graymes avait surpris depuis un bon moment l'intérêt qu'il suscitait chez les deux femmes. Il s'inclina froidement, sans cesser de couvrir la vieille dame d'un œil pénétrant. C'est le diable, pensa-t-elle. C'est le diable en personne. Et ses ongles, seigneur, ils sont taillés en pointe, comme...

— Mrs. Sarrusfeld tenait beaucoup à vous rencontrer, poursuivit Debbie en cherchant à capter le regard de l'homme.

— Vraiment ! s'écria-t-il, acide. C'est passionnant ! Oui, de l'or. Nous avons besoin de beaucoup d'or.

— D'or ? répéta Mrs. Sarrusfeld, troublée. Vous voulez dire d'argent, docteur Graymes. D'argent.

— C'est ce que je veux dire, en effet, répondit-il sans s'émouvoir.

Ne pouvait-il énoncer : *argent* ?

Quelque part, Mrs. Sarrusfeld avait lu que les démons étaient incapables de prononcer certains mots, qui revêtaient pour eux un sens déplaisant. Un peu comme les marins qui, à bord d'un navire, n'aiment pas employer le mot : *corde*. Elle ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres depuis un moment :

— Êtes-vous vraiment un sorcier ?

— Si peu. Mes dons sont bien modestes.

— Vous ne me croirez sans doute pas, docteur Graymes, mais je pratique un peu, moi aussi. Bien sûr, je n'ai pas la prétention d'être une

spécialiste... Mais chaque vendredi, nous nous réunissons, quelques amies et moi, pour des séances de tables tournantes. Que pensez-vous des tables tournantes ?

— Qu'elles sont à la magie ce que le baiser est à l'amour ; parfaitement sans conséquence.

En déclarant cela, il avait légèrement tourné le regard vers Debbie Harriman, réellement superbe dans son décolleté vapoureux. Celle-ci dut se mordre les lèvres pour ne pas rougir. Elle avait récemment fait couper ses cheveux, après sa sortie de l'hôpital(2), et cela ne rehaussait que davantage l'éclat de ses yeux clairs.

— Quelle jolie formule. Vous êtes donc aussi poète, docteur Graymes ?

— Non. Je déteste la littérature.

— Que diriez-vous de vous joindre à nous l'un de ces soirs ?

— Pourquoi pas ? J'adore le pudding. Si vous voulez bien m'excuser, je crois qu'il est temps pour moi de partir.

Disant cela, il avait jeté un œil par la fenêtre. La lune venait d'émerger des nuages. Il s'inclina galamment et fit mine de s'esquiver. Debbie n'eut que le temps de le retenir par le bras.

— Est-ce que tu n'es pas un peu cinglé ? Que va penser cette pauvre Mrs. Sarrusfeld ?

— Honnêtement, c'est mon dernier souci. Je dois m'en aller. J'ai rendez-vous. Quelle heure est-il ?

Elle le dévisagea avec attention, convaincue qu'il plaisantait. Mais une réelle inquiétude tirait ses traits.

— Je crois que ma montre s'est arrêtée, crut-il devoir ajouter.

Médusée, Debbie ânonna :

— Minuit moins le quart.

— C'est bien ce que je pensais. Merde.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Quoi ?

— Je pensais qu'après la fête, nous aurions pu...

— Non. Vraiment désolé. Je... j'ai du travail. Une affaire à régler avant minuit.

— Une affaire avec un tour de hanches olympique, non ?

Il grimaça un sourire.

— Va nous chercher du champagne. Tu n'es pas encore assez ivre pour y voir clair.

Elle pouffa de rire et, naïvement, s'exécuta. Elle fit trois pas vers le buffet avant de comprendre qu'il l'avait jouée. Le temps qu'elle se retourne, il avait disparu. Vite, elle trotta jusqu'à la fenêtre. Elle put juste voir une longue silhouette noire traverser le campus comme une flèche. La rage au cœur.

— Eh bien, mon petit, il semblerait que votre beau galant n'ait pas résisté à l'appel de la lune ! gazouilla Mrs. Sarrusfeld dans son dos.

Debbie sourit tristement.

— Vous auriez dû vous en douter, ajouta la vieille dame.

— Comment ?

— Ma foi nous sommes en novembre, et nous avons pleine lune, ce soir. Qui plus est, minuit ne va pas tarder à sonner. Cette conjonction est tout à fait favorable pour une cérémonie démoniaque. Votre ami est allé au sabbat, ma chère !

*

* *

Larry avait mis son fanion en berne. Tout en conduisant d'une main, il sirotait le fond de café tiède qui croupissait encore dans sa thermos. Pas fâché d'en avoir terminé. Une de ces journées rudes, peuplées de clients malpropres, malpolis et mal embouchés, radins sur le pourboire, une de ces journées où les embouteillages tournaient à l'émeute dans un braillement de klaxons. Infernal. Il ne désirait qu'une chose : rentrer à la maison à temps pour voir la fin du match de base-ball. Prendre une douche. Et faire des avances à sa femme si elle n'était pas trop mal lunée.

Aussi, quand au détour de la 114^e, il aperçut le grand type planté sur la chaussée, droit comme un i, dans la lumière de ses phares, il ne put s'empêcher de caresser une pensée assassine. À peine s'il prêta attention à son drôle de costume vieux d'un siècle, à son chapeau dont les larges bords masquaient la partie supérieure de son visage. Il voulut accélérer, le contourner en le frôlant, histoire de lui donner une petite frayeur, à ce suicidaire. Larry avait besoin d'un bouc émissaire pour calmer ses nerfs, et celui-là convenait parfaitement.

Mais il se passa un truc bizarre.

Le gars leva une main en l'air, à la façon des flics quand ils veulent stopper un flux de circulation. Le taxi se mit soudain à toussoter et le

moteur cala. Larry eut beau martyriser sa pédale, cogner sur le volant, rien n'y fit. Il s'arrêta au beau milieu de la rue. Une camionnette le dépassa en klaxonnant. Manquait plus que ça ! À l'arrière, une portière claqua.

— Hey, vous ! Descendez, je ne suis pas en service !

Une longue main blanche aux ongles noirs, taillés en pointe, se posa sur son épaule comme une grosse araignée glacée.

— Je dois être à St Martin's Chapel dans moins de cinq minutes...

La voix du passager était étrange, à la fois sombre et insinuante. Larry eut de la peine à avaler sa salive. Machinalement, il remit le contact. La guimbarde démarra au quart de tour.

— Mince, j'ai bien cru que j'étais bon pour la dépanneuse. Vous m'avez porté chance.

— Et comment, répondit l'homme, en retirant sa main.

— St Martin's, vous avez dit ? Mais elle est désaffectée. On va bientôt la démolir.

— Justement. Dépêchons-nous.

Larry haussa les épaules. Des piqués, il en voyait défiler tous les jours sur sa banquette. Il n'en était plus à ça près. Il appuya sur le champignon. Quatre minutes plus tard, il émergea dans Amsterdam, longeant les maisons basses devant lesquelles des groupes de junkies s'étaient formés.

— Ici, annonça le client.

Encadrée par deux solides buildings tel un prévenu qu'on emmène au cachot, St Martin's n'était presque pas visible de la chaussée. C'était une de ces anciennes chapelles bâties par les communautés protestantes au siècle précédent. En observant ses murs lacérés par les graffiti et l'humidité, ses vitraux brisés, on avait peine à imaginer qu'elle avait été jusqu'à une époque récente un lieu de culte où les familles bourgeoises du quartier se réunissaient. Elle avait à présent l'apparence d'un gros furoncle noirci par les gaz d'échappement, qu'il était temps d'éradiquer.

Pas rassuré, Larry stoppa. Était-ce la fatigue ? Il eut l'impression d'apercevoir des lumières suspectes danser derrière les vitraux.

— Quelle heure est-il ? demanda le passager.

— Moins cinq.

— Juste à temps.

La portière claqua de nouveau. Larry s'apprêtait à réclamer vertement le prix de la course, lorsqu'il avisa trois pièces d'or posées bien en évidence sur le siège voisin. C'était dix fois trop, et il pencha la tête par la vitre

baissée pour rappeler son étrange passager. Mais celui-ci s'était déjà volatilisé. Perplexe, le chauffeur frotta sa mauvaise barbe, puis, ravalant ses scrupules, empocha la petite fortune.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

— Ô toi, démon des terreurs impénétrables, ô toi qui règues sur les strates profondes de l'Enfer, écoute ! Écoute celui qui t'invoque ! Ô Imothar Abarinth, écoute !

Chary Agostino éleva lentement les bras dans les vapeurs d'encens, se composant une expression inspirée, yeux fermés, mâchoires crispées, de façon à convaincre ses invités qu'il basculait dans une transe profonde. Il souleva néanmoins un cil pour surveiller leurs réactions. Enfermés dans leur pentacle, ils commençaient à se serrer les uns contre les autres, gagnés par le froid qui sévissait dans la vieille église ouverte à tout vent, mais aussi par une inquiétude instinctive. Les chandeliers juchés sur l'autel délabré projetaient des ombres fantomatiques sur les murs labourés par l'humidité. Chary se félicita intérieurement. Il n'aurait pu dénicher meilleur décor pour sa vengeance. Lui, le boutonneux de la classe, la cible de tous les bizutages, tenait enfin l'occasion d'avoir ses tourmenteurs à sa merci.

Peter avait mis trêve à ces rodomontades. Quant à son jeune frère, Burt le Dingue, dit aussi la Crasse, il avait cessé de tripoter Lu-Ann, la fille qu'ils se partageaient comme ils partageaient tout dans la vie, y compris leur quotient intellectuel. Son joint pendait lamentablement à ses lèvres et ses yeux vitreux cherchaient dans la fumée qui les environnait quelque chose qu'il souhaitait de tout son être ne pas voir. Ils suspectaient à présent le moindre bruit, le plus petit courant d'air, échangeant des regards qui en disaient long sur la crainte qui les envahissait.

Chary s'était appliqué. Il avait disposé les artefacts comme indiqué dans le livre qu'il avait volé à sa tante Liz. Il avait très exactement reproduit les figures géométriques au sol, avec plus de soin encore que la fois d'avant. La fois où cette chose bizarre, cette... chose, enfin, avait répondu à son invocation. Maintenant, il jouait sur du velours. Il avait longuement répété dans sa chambre, sa porte fermée à clé pour que ses parents ne viennent pas le déranger. Il avait même sauté deux repas, prétextant un mal

à l'estomac parfaitement imaginaire, afin de peaufiner encore ses malédictions.

Il se tourna brutalement vers ses victimes, celles qu'il s'apprêtait à donner en pâture... à la plus abjecte des terreurs. Il pointa sur elles un index vindicatif. La semelle gauche de Lu-Ann mordait légèrement le dessin à la craie, rompant la figure protectrice.

— Espèce de cinglée, rentre tout de suite dans le cercle ! T'as envie de te faire bouffer toute crue ? T'es pas sur le campus, ici. Faut obéir. Si Imothar Abarinth t'avait vue, il ne resterait pas assez de vous pour remplir une louche !

Précipitamment, la fautive fit un pas en arrière.

— Mais merde, espèce de foireux, il est trop petit ton truc !

— C'est pas un truc, corrigea Chary, vexé qu'on continue de l'appeler « foireux » alors qu'il dirigeait toutes les opérations. On appelle ça un pentacle. Ne bougez plus.

— T'inquiète, la grosse, souffla Peter dans l'oreille de la fille, c'est bien assez grand si on s'y prend comme y faut.

En disant cela, il s'était soudé à elle par-derrière, logeant son érection dans le pli du jean trop serré. Elle poussa un petit gloussement provocateur. Chary savait bien que le pentacle était trop petit pour contenir trois personnes. Mais il l'avait fait exprès, pour éviter que ses invités ne se déplacent de trop. Il lança un coup d'œil furibond aux deux adolescents qui échangeaient des promesses salaces à voix basse, avant de reprendre ses incantations :

— Ô toi, démon des terreurs impénétrables, ô toi qui règnes sur les abysses maudites, entends-moi ! Entends celui qui t'invoque ! Ô Imothar Abarinth !

La fumée s'épaissit autour d'eux, voilant presque la lueur orangée des bougies. Un courant d'air les fit tous frissonner. Un craquement se produisit soudain, suivi d'un éclair lunaire. Une forme confuse se matérialisa, une silhouette sombre et sans nom dont le visage livide, baissé vers le sol, n'était qu'à peine visible.

Les spectateurs étouffèrent un cri de terreur.

Chary Agostino ouvrit les yeux. Non moins interloqué. Il n'avait pas pensé atteindre si vite son but. Il eut du mal à déglutir, tout en considérant le spectre effrayant qui le dominait de toute sa hauteur. Il réalisa soudain que

cette... chose n'était pas précisément celle qui lui était apparue lors de ses précédentes tentatives.

— Mais... tu n'es pas Imothar Abarinth ! glapit-il d'une voix étranglée.

De toute évidence, l'être n'en avait pas l'aspect, même si, le livre de tante Liz l'indiquait, les démons peuvent revêtir – selon leur rang – une infinité de vêtements charnels. Non, Imothar Abarinth était une entité minuscule, juste assez forte pour faire obtenir de bonnes notes en classe, rendre malade un professeur antipathique ou infliger une leçon à ces imbéciles. Celui-ci n'avait rien de commun avec l'appelé. Il était immense et semblait infiniment plus redoutable. Et même... carrément terrifiant. De folles hypothèses traversèrent l'esprit du magicien en herbe. La pire fut qu'un esprit plus puissant avait court-circuité ses petites opérations surnaturelles et cherchait à en tirer quelque profit. Et les profits que peuvent tirer semblables créatures sont aussi divers qu'horrifiants. C'était aussi dans le livre de tante Liz.

— Imothar Abarinth a eu un empêchement, répondit l'ombre. Je suis venu à sa place.

Lu-Ann préféra se cacher le visage entre ses mains.

— M-mais moi, je veux Imothar Abarinth. Je ne traite qu'avec lui. Va-t'en.

— Tu brailles trop fort, petit sorcier. Les Profondeurs Sans Nom sont pleines de ta voix. C'est l'écho qui m'a attiré.

— Tu refuses d'obéir ?

— Je ne t'appartiens pas.

— Ne bouge pas. Reste où tu es.

— De quoi as-tu peur ? N'es-tu pas protégé par ton pentacle, ainsi que ces trois imbéciles ? A moins... à moins que tu n'aies oublié le filament de Belzébuth !

— Le... quoi ? Qu'as-tu fait d'Imothar Abarinth ?

— Il ne viendra plus. Je le lui ai défendu.

— De... de quel droit ?

— Je suis son maître. Le pacte passé avec lui est rompu. Toi, petit homme, rentre chez ta maman.

Chary poussa un cri. En disant cela, le spectre était sorti de l'espace consacré et s'avancait vers lui d'un pas lent mais décidé. Son cri se mua en un gargouillis pitoyable.

— Arrière, arrière, vermine maudite ! Je suis protégé par les signes du...

Deux mains blêmes, interminables, le saisirent soudain par le col de sa robe de cérémonie ridicule et le soulevèrent du sol.

— Tu n’as pas le droit de franchir le pentacle ! Tu n’as pas le droit !

— Je vais me gêner, répondit le démon en soufflant son haleine sur la figure de l’apprenti sorcier.

À cet instant, la terreur fut la plus forte. Les adolescents se mirent à hurler, et oubliant toute prudence, bondirent hors des cercles protecteurs pour fuir à toutes jambes vers la sortie. Sauf Agostino, qui battait piteusement des jambes à deux mètres du sol, incapable d’échapper à l’étreinte du démon. Jamais il n’aurait pensé, jamais il n’aurait imaginé...

— Au secours ! beugla-t-il.

— Personne pour ton secours, personne. Petit trou-du-cul.

Agostino distingua deux yeux luisants comme des braises dans la fumée, sous le rebord d’un large chapeau. Il crut se liquéfier.

— Dehors, maintenant, dehors !

D’une poussée brutale, la créature le projeta en arrière. Il trouva le temps interminablement long avant de retomber sur le ciment poussiéreux de l’allée centrale. Ses fesses rebondies amortirent durement la chute. Il vérifia que l’être ne manifestait pas l’intention de le poursuivre, et trop content de l’aubaine, détala en se tenant les reins.

Dès que la chapelle fut à nouveau déserte, Ben Graymes se tourna vers le pentacle consacré, ramenant les pans de son grand manteau noir derrière ses épaules. Minuit moins une. Les bougies furent soufflées par un courant d’air. Juste à temps. Une vapeur verdâtre monta subitement des signes cabalistiques tracés par le jeune inconscient. Elle s’enroula telle la colonne d’une tornade jusqu’au plafond, effleurant de sa crête fuligineuse la charpente ajourée d’où s’écoulait la clarté lunaire. Mâchoires serrées, Graymes considéra le phénomène d’un œil impavide. Lentement, sa main partit chercher Shör-Gavan, l’épée elfique pendue sous son bras. À la seconde où Imothar Abarinth recourbait sa structure ombreuse à la façon d’un cobra prêt à frapper, Graymes plongeait sèchement son arme dans le sol. La pointe s’enfonça d’un pied dans le ciment, comme dans une motte de beurre.

— Londor Anathir, Imothar Abarinth ! prononça-t-il d’une voix qui fit trembler la muraille.

L'apparition fut frappée d'un sursaut. Instantanément, elle parut se recroqueviller sur elle-même.

— Londor Anathir, Imothar Abarinth ! répéta Graymes, et il posa cette fois le bout de son index griffu sur le pommeau de l'épée.

Il se produisit comme un battement d'ailes désespéré, un lointain murmure, et après une hésitation, la forme maléfique replongea sous terre. Le silence revint. La brume se dissipa. Graymes lâcha un soupir de soulagement. Ce petit imbécile avait manqué se faire piéger par l'un des plus redoutables habitants des Strates Inférieures, l'un de ces génies malfaisants toujours en quête de maîtres... à dévorer. Ils apparaissaient la première fois sous une forme rassurante presque amicale. Ils promettaient tout ce que l'inconscient qui les avait tirés du sommeil désirait, plus même. En échange, ils lui demandaient de pouvoir se manifester devant d'autres personnes de son choix, et puis, la seconde fois...

Graymes savait que sans son intervention, l'être n'aurait fait qu'une bouchée des jeunes gens. Avec sa semelle, il effaça les maigres protections dessinées à la craie et dispersa les artefacts. Cette tâche achevée, il retira l'épée du sol puis la remisa sous son manteau. Il rajusta enfin son chapeau sur son front et ressortit par l'anfractuosité qui donnait sur l'ancien cimetière.

La nuit ne faisait que commencer.

*

* *

Sans doute était-ce l'abus de champagne californien.

À quatre heures du matin, Debbie n'arrivait toujours pas à trouver le sommeil. Elle tanguait d'un bord à l'autre de son lit, empêtrée dans ses draps défaits, les paupières lourdes, engluée dans une torpeur agitée. Elle aurait voulu se lever pour boire un verre d'eau, mais son corps lui refusait tout mouvement. Quelque part, un courant d'air naquit, qui caressa ses cuisses et remonta délicieusement sous sa nuisette. Elle savait n'avoir laissé aucune fenêtre ouverte. Mais ce qui l'aurait intriguée de jour, en pleine lucidité, ne lui inspira qu'un soulagement bon enfant.

À ses côtés, Mark bougea.

Mark.

Elle se souvenait à peine de sa présence. Mark enseignait la littérature. Ils se connaissaient vaguement avant ce soir. Oui, il lui avait proposé de la reconduire, étant donné qu'elle était incapable de tenir un volant. Elle avait beaucoup bu après le départ de Graymes, et plus encore après celui de Mrs. Sarrusfeld. Elle avait aussi beaucoup ri – avec Mark ? – et sans doute raconté des stupidités. Le reste de la soirée était flou. Mais si ce type était là, à côté d'elle, nu comme un ver, c'est qu'elle l'avait forcément dragué, ou tout au moins invité pour le dernier verre. Au fond de sa somnolence, elle en conçut un mélange de dégoût et de plaisir pervers.

Il avait dû la sentir remuer, car il se pressa contre elle, affichant, bien qu'endormi, une superbe virilité. Le contact ne lui déplut pas. Pour un peu, elle se serait poussée contre lui. Mais il se produisit un nouveau courant d'air, accompagné cette fois d'un grincement caractéristique. Debbie habitait un étage élevé. Elle ne bloquait jamais la guillotine.

Une inquiétude subite la fit se dresser sur son séant. Le lit faisait face à la fenêtre, maintenant entrouverte. La clarté de la pleine lune envahissait la chambre. Et là, collé contre la vitre, un affreux visage jaune la contemplait avec un rictus. Cette terrible apparition, en pleine nuit, mordit profondément dans ses tripes. Elle vida ses poumons en un cri déchirant qui dut résonner dans tout l'immeuble.

Hébété, Mark bondit à son tour, pressant machinalement la poire de la lampe de chevet. Il passa un bras autour des épaules de la jeune femme, sans comprendre. Elle cachait son visage entre ses deux genoux serrés et sanglotait comme une enfant.

— Deborah, qu'avez-vous ?

Sous le coup de l'émotion, il avait tout naturellement renoué avec le vouvoiement habituel. Elle secoua la tête, en montrant vaguement la fenêtre. Mark se leva, ramassant au passage son pantalon. Il jeta un coup d'œil en bas. La rue était vide.

— Je vous assure, il n'y a rien. Je ne comprends pas.

Il s'apprêtait à abaisser le châssis quand il avisa soudain d'étranges traces sur le bâti. La trace de doigts qui s'étaient enfoncés dans le bois, comme si, à cet endroit, un corps gigantesque s'était suspendu au-dessus du vide...

CHAPITRE VIII

Aaron Blaustein marqua un temps d'arrêt lorsque la porte s'ouvrit. Durant le voyage, il s'était plu à imaginer Ebenezer Graymes sous un aspect bien différent. Il l'avait vu plutôt chenu, avec une barbiche et des lorgnons, un nez d'apothicaire et, pour faire bonne mesure, une généreuse tonsure. Or il avait devant lui un homme très grand, presque un géant, longiligne comme un fil de fer, avec un regard bleu et pénétrant, vêtu avec un goût étrange, passé de mode depuis plus d'un siècle. À son côté, Khemal ne fut pas moins impressionné.

Le démonologue les toisa sans aménité. À en juger par sa mauvaise barbe et sa tenue de ville poussiéreuse, il n'avait certainement pas passé la nuit dans son lit.

— Que voulez-vous, messieurs ?

Sa voix était calme, bien posée, mais Blaustein pressentit en arrière-plan une menace à peine voilée. Les curieux ne devaient pas être les bienvenus.

— Nous sommes vraiment navrés de devoir vous déranger à une heure si matinale mais...

— Aucune importance, coupa subitement Graymes. Vous venez de Jérusalem, n'est-ce pas ? Vous m'apportez des nouvelles ?

Blaustein acquiesça, fasciné par la facilité avec laquelle il avait deviné leur identité et le but de leur voyage.

— Vous êtes bien le docteur Graymes, n'est-ce pas ? Votre nom n'était marqué nulle part et nous avons dû...

— Qui d'autre ? Ceux qui désirent me trouver y arrivent toujours. Entrez.

Il s'effaça pour les laisser pénétrer dans sa tanière.

C'était un vaste loft logé sous les toits, sans doute un ancien atelier d'artiste. Cela sentait le vieux, la poussière, et autre chose aussi qu'il fut incapable d'identifier, peut-être l'encens. Peu de meubles. À l'exception du téléphone, aucun appareil moderne n'avait jamais dû pénétrer ici. Au fond,

une porte voûtée, en partie masquée par une tenture en velours sombre, indiquait l'existence d'une autre pièce soigneusement tenue à l'écart des regards indiscrets. Le soleil levant filtrait par les stores à demi baissés, nimbant la pièce d'une clarté étrangement pâle.

Graymes les invita d'un geste à prendre place dans de vieux fauteuils en cuir. Il s'installa en face d'eux et, sans cérémonie, produisit une bouteille de gin. Il porta le goulot à ses lèvres et but une rasade. Blaustein échangea un coup d'œil déconcerté avec Khemal.

— Veuillez m'excuser, mais je viens de rentrer. J'ai eu une nuit assez agitée...

— Nous ne nous sommes même pas présentés. Je suis...

— Rabbi Aaron Blaustein, fit Graymes, en replaçant la bouteille dans son coin. L'une des éminences grises du grand rabbin de Jérusalem.

— Vous connaissiez aussi mon nom ?

— Croyez-vous que vous seriez ici à penser du mal de moi si je ne m'étais d'abord assuré de vos identités ? Vous avez de mauvaises nouvelles à m'apprendre, je le sais, alors faites vite... Il s'agit de Lehmann, n'est-ce pas ?

— Je... Oui. Une pénible nouvelle, en vérité...

En disant ces mots, Blaustein posa devant lui le coffret de bronze qu'il avait rapporté de Jérusalem. La chaîne qui l'avait rattaché au bras du grand rabbin de New York y pendait encore, maculée de sang à son extrémité. Graymes fronça les sourcils. Il resta un instant sans mot dire, puis rejeta la tête en arrière et contempla le plafond.

— J'aurais dû m'en douter, laissa-t-il enfin échapper. Je suis un foutu imbécile. Cette cassette est vide, et Lehmann est mort...

— Nous en sommes tous accablés. Les circonstances même de son meurtre n'ont encore pas été éclaircies. Cela s'est produit la veille de la cérémonie et...

— Et bien sûr, le Verbe de Vie a disparu ?

— Oui. Nous ignorons qui est le responsable de ce double sacrilège.

Graymes hocha la tête.

— J'ai eu tort. Tort de confier un tel trésor à un prêtre et quelques fanatiques à peine pubères. Le Verbe n'est pas une de ces reliques que l'on se contente d'enfermer au fond d'un monastère. Désormais, je m'occuperai seul de cette affaire.

— Nous savons toute l'aide que vous nous avez apportée durant cette affaire, docteur Graymes.

— L'aide ? Je n'ai apporté aucune aide. J'agis toujours pour mon compte, selon mes propres calculs. Ne vous méprenez pas sur moi, rabbi. Je hais les religions, toutes les religions, et plus encore les prêtres qui s'en réclament, et peu m'importe leur confession.

Échaudé, Blaustein tint bon.

— Cependant, Lehmann m'a expliqué de quelle façon vous êtes intervenu. Il vous avait en grande estime. Il a insisté pour que s'il lui arrivait malheur, à lui comme au Verbe, je vienne vous trouver. Selon lui, vous étiez le seul à pouvoir intervenir. Voici pourquoi j'ai fait le voyage. Dois-je comprendre que vous refusez ?

— Quand cela s'est-il produit ?

— Voici trois jours.

— Trois jours ! Pourquoi avoir tant tardé ?

— Nous étions bouleversés, docteur, sans compter les complications diplomatiques que vous pouvez imaginer. La nouvelle n'a été rendue officielle qu'hier soir. Elle est dans tous les journaux du matin.

— Je ne lis pas les journaux. Racontez-moi ce que vous savez.

Blaustein s'exécuta, sans omettre aucun détail, approuvé en silence par Khemal qui n'osait pas ouvrir la bouche. Quand il mentionna la présence sur la place du montreur de marionnettes et la disparition de la hideuse sculpture, il vit son interlocuteur se raidir et grincer des dents.

— Une gargouille ? Dans la chambre ? Et vous n'avez pas songé à la faire enlever ?

— Si... Mais Lehmann s'y est opposé. Il disait vouloir exorciser une vieille peur...

— Et elle n'était plus là quand vous avez examiné de nouveau la pièce ?

— Exactement. Néanmoins, un détail est à noter. D'après la description que j'en ai donnée, la police a retrouvé son origine. Elle appartenait à un vieil antiquaire, qui a été découvert mort le jour même de l'arrivée de Lehmann, dans la banlieue de Jérusalem. Aucun rapport n'a été établi entre les deux meurtres, mais...

Graymes laissa s'écouler un silence durant lequel il demeura songeur. Il finit par lâcher :

— Comment a-t-il pu survivre ? C'est aberrant...

— De qui parlez-vous ?

— Vous savez bien de qui je parle, rétorqua sèchement le démonologue. Il n'y a qu'un responsable. Ce ne peut être qu'Emeth. L'Inerte. La créature de Yoshi Eisenbaum. Qui d'autre ?

— Mais... ce monstre est mort ! Lehmann m'a affirmé qu'il était mort, que vous l'aviez détruit...

Le regard de Graymes se fit rêveur.

— Oui. Je l'ai combattu, une nuit, sur le pont de Brooklyn. J'ai flétri la malédiction de Vie gravée sur son front. Il est tombé dans le fleuve. Une chute de plusieurs dizaines de mètres. Je l'ai vu se noyer... C'est impossible. Je ne peux pas croire qu'il soit encore en vie. Il aurait fallu que quelqu'un se trouve là, juste à cet endroit pour... lui redonner vie. Un allié.

— Un allié ? Qui pourrait bien s'allier à un tel démon ?

— À New York, le choix ne manque pas. Mais j'ai mon idée, là-dessus. Je la vérifierai avant peu.

— J'avais espéré que vous m'accompagneriez à Jérusalem...

— Jérusalem ? À l'heure qu'il est, Emeth peut se trouver n'importe où dans le monde. Caché, loin des regards, façonnant une armée d'êtres semblables à lui. Le Verbe de Vie lui confère un terrible pouvoir, désormais.

— Nous ne pouvons attendre qu'il se manifeste à nouveau pour découvrir son repaire.

— Cela dépend. Quoi qu'il en soit, je n'agirai pas avant la nuit prochaine.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en ai décidé ainsi. Maintenant, laissez-moi.

Il ferma les yeux, pour signifier que l'entretien était terminé. Les deux visiteurs n'insistèrent pas. Sur le pas de la porte, Blaustein précisa néanmoins :

— Nous sommes descendus au *Sheraton Center*, chambre 426.

— Je sais, répondit Graymes sans quitter sa posture méditative.

Après leur départ, il passa dans son cabinet secret et s'y enferma à double tour.

CHAPITRE IX

Ben Graymes attendit que le dernier étudiant ait déserté l'hémicycle avant de retirer posément ses besicles à monture d'acier. Il n'en avait nullement besoin, mais elles avaient l'avantage d'adoucir ses traits tout en lui donnant de loin un air gentiment lunatique. Il les rangea soigneusement dans leur étui en cuir et bourra sa vieille sacoche. Ceci fait, il décrocha son macfarlane et le jeta sur ses épaules.

Comme il sortait dans le couloir, un concert de ricanements salua son apparition. Les joueurs de l'équipe universitaire de football buvaient un café à l'extrémité du corridor. À en juger par leurs grimaces et leurs regards en biais, ils devaient parler de lui, sans doute en termes peu flatteurs. Graymes ferma la porte de l'amphithéâtre à clé, puis marcha droit vers eux, de son habituel pas long et assuré. Il les sentit démangés par le désir de lui faire subir l'une de ces humiliations qu'ils réservaient parfois à certains enseignants n'ayant pas l'heur de leur plaire ou nouveaux dans l'établissement. Forts de l'immunité tacite que l'établissement accordait à ses bons éléments sportifs, ils s'interdisaient rarement une petite vacherie, d'autant que leur stature de catcheurs dissuadait quiconque de leur opposer résistance.

Graymes les connaissait bien. Ils avaient maintes fois tenté de semer la gabegie durant ses cours et il s'était vu contraint de les expulser en usant de toute son autorité.

— Oh, docteur Graymes, comme vous êtes élégant !

— Oui, quelle classe, docteur. Un peu craignos, mais seyant.

— Ces collerettes...

— Ce futard en tuyau de poêle...

— Et cette cravate à l'ancienne mode. T'y pas mignon !

Graymes dévisagea d'un air las le grand Noir qui coiffait la bande, sans mot dire, juste assez pour lui faire comprendre que ces provocations ne l'impressionnaient nullement.

— Exorcisez-moi, docteur !

— Oui, exorcisez-le, le démon l’habite !

— Oui. Le dé-mon-la-bite !

— Impossible, Salmond, répondit le démonologue que rongait l’envie de faire traverser à l’autre le couloir à plat ventre. D’esprit si nul on ne peut chasser que du vent.

Cette saillie fit planer un froid sur le groupe.

— Dis donc, connard, tu m’insultes ? Non, mais il m’insulte, ce con ?

Salmond fit un pas vers lui, menaçant. Graymes ne lui laissa pas le temps d’armer son direct. Ses longs doigts maigres happèrent le poignet de l’étudiant au passage. La prise fut portée avec une telle rapidité qu’aucun de ses comparses ne put esquisser le moindre geste. Il tira sèchement vers le bas, obligeant Salmond à poser un genou à terre devant lui.

— Je vais te faire une confidence, grinça-t-il avec un sourire carnassier. Les trous-du-cul dans ton genre me servent de rince-doigts tous les matins. Et si je te revois dans le même couloir que moi, je me mettrai tes couilles en pendentif. As-tu compris, mon très cher ?

Le grand Noir sembla se liquéfier. Ses yeux roulaient dans ses orbites comme s’il était au bord de la syncope, et ses lèvres avaient pris une vilaine teinte violacée. Il avait l’aspect d’une victime d’avalanche qu’un chien fouisseur vient de mettre à jour.

— À la bonne heure, se réjouit Graymes. Prends un autre café, ça te réchauffera.

Il relâcha doucement son étreinte et poursuivit son chemin avec un éclat de rire qui résonna sinistrement dans tout le bâtiment. Mais son hilarité ne dura pas. Le fardeau de ses préoccupations retomba rapidement sur ses pensées. Il rendit la clé au concierge, lequel le lorgna avec une sorte de déférence mêlée de crainte. Il traversa le campus, subitement las, pressé de rentrer. Un coup de klaxon le fit se tourner.

— Je te ramène ?

Il distingua le joli visage de Debbie penché à la portière. Cela tombait bien. Il n’avait pas envie de prendre le métro. Et une aussi charmante compagnie n’était pas à négliger. Il se laissa tomber à son côté. Elle repartit aussitôt. À la crispation de ses doigts sur le volant, il sut que quelque chose n’allait pas.

— Je dois te parler, Ben. La nuit dernière, tu sais, après la fête... eh bien... Je crois... Je l’ai vu, Ben. Je suis sûre que c’était lui. J’en suis sûre...

Quelque part dans son subconscient, un voyant d'alerte rouge clignota.

— De qui parles-tu ?

— Lui. Ce monstre. Emeth.

Son regard se fit plus aigu.

— Quand ?

— La nuit dernière, je te dis... Il pouvait être quatre heures du matin, je n'arrivais pas à dormir. J'ai senti comme un courant d'air froid dans la chambre. Je me suis levée. Et je l'ai vu qui me regardait derrière la vitre. Tu te rends compte, au sixième étage !

— Emeth est mort. Tu as dû faire erreur. Tu ne peux imaginer le nombre de voyeurs qui escaladent les échelles d'incendie pour tenter de surprendre des couples en pleine copulation.

— Non. C'était lui. Il avait commencé à ouvrir la fenêtre. Si Mark ne s'était pas trouvé là, je suis sûre que...

— Mark ?

Debbie se mordit les lèvres, telle une enfant qui dans le feu de la conversation a lâché le secret qu'elle s'était jurée de garder.

— Oui, Mark, de l'université. Désolée. J'aime ce que nous faisons ensemble, les rares fois où nous le faisons, mais j'ai aussi besoin d'avoir un type dans mon lit qui ne s'enfuira pas par la fenêtre au premier coup de minuit. Un type normal. Qui ne trimbale pas une épée de quatre pieds de long sous son manteau, qui sait se soûler et rire un peu. Rire, tu comprends ? Ton rire à toi, quand je l'entends, il me fait froid dans le dos...

Graymes demeura silencieux. Impassible. S'il se passa quelque chose en son for intérieur, il ne le manifesta pas.

— Merde, je n'aurais pas dû te dire tout ça.

— Tu as peut-être raison, finit-il par lâcher.

— À quel sujet ?

— Il se peut qu'Emeth soit toujours en vie. Et qu'il soit ici, à New York.

Debbie ne sut si l'indifférence affichée par son compagnon devait la rassurer ou au contraire la mettre en rage. Mais pour l'heure, d'autres soucis encombraient son esprit. Elle ne s'était pas remise de sa terreur de la nuit passée.

— Ben, je n'aurais pas le courage de revivre ce que j'ai vécu la dernière fois. Je pars demain chez ma sœur, dans le Wisconsin.

— Tu as raison. Mieux vaut que tu ne sois pas ici ces prochains jours. Il va se passer des choses.

— Dis-moi. Ne serait-ce pas lié à la mort du grand rabbin Lehmann ?

— Tu es au courant ?

— Figure-toi que *moi*, je regarde la télé et je lis les journaux. N'est-ce pas à lui, Lehmann, que tu as confié le Verbe de Vie ? Il devait le rapporter à Jérusalem, non ? Pour le mettre en sécurité...

— Il a échoué. Le Verbe est tombé entre des mains ennemies.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien. Mais je crains le pire.

Au ton qu'il avait employé, Debbie sut qu'il ne plaisantait pas. Elle soupira.

— Tu n'aurais jamais dû t'en séparer. Je veux dire... Pourquoi l'avoir confiée à Lehmann ? Cette pièce était unique. N'importe quel musée...

Il la dévisagea comme si elle venait de proférer une obscénité.

— Le Verbe de Vie n'est pas un fossile quelconque qu'on peut exposer dans une vitrine. Est-ce que tu n'as pas compris de quel pouvoir il procède ?... Si moi je l'avais conservé, moi... je n'aurais pas tardé à devenir mon pire ennemi...

Debbie ne chercha pas à décrypter l'exacte signification de cette remarque. Ils venaient d'arriver à destination. Elle se pencha vers lui et effleura ses lèvres d'un baiser rapide.

— Veux-tu que je monte un moment ?

Elle laissa glisser une main sur sa cuisse.

— Non. Désolé. Une autre fois.

Il tempéra son refus d'un sourire furtif, vaguement gêné.

Il descendit, abaissant le rebord de son chapeau sur son front. La pluie s'était remise à tomber.

*

* *

En pénétrant dans son appartement, il fut accablé par un sentiment de solitude inhabituel. Il resta un instant sur le seuil, hésitant à refermer la porte d'entrée derrière lui. Ce soir, il ne savait pourquoi, il n'aspirait qu'à vivre la vie d'un homme ordinaire. Fermer les yeux, les oreilles. Des millions de gens ignoraient quelles sortes d'entités grouillaient dans les

ténèbres. Ils vivaient à l'abri de toutes les angoisses, de toutes les horreurs, de toutes les perversions du monde démoniaque. Ils sortaient du bureau, la tête encore pleine du crépitement des télex, prenaient le journal du soir avant de rentrer, lisaient leur courrier. Une fois chez eux, ils dînaient en famille avant de s'installer devant leur télé. Pourquoi n'avait-il jamais acheté de télé ? Ou ils sortaient. Allaient au théâtre, au cinéma. Faisaient ensuite l'amour une fois les enfants couchés, sans se poser de questions. Graymes était parfois envieux de ces lendemains tous semblables. Sa retraite lui faisait l'impression d'un grand nid vide.

Il regretta de n'avoir pas succombé à l'invitation de Debbie, tout à l'heure, dans la voiture. Ils auraient pu flâner un peu avant de passer la soirée ensemble, jusqu'à l'extinction de tous leurs désirs... En somme, elle avait raison. Il ne savait pas rire. Il n'avait jamais su. Ou seulement à sa façon. Déjà, autrefois, on l'avait accablé de la même remarque.

Il chassa rapidement cette pensée de son esprit. Le crépuscule commençait de noircir la baie vitrée. Une brume effilochée remontait le long du fleuve. Il ressentit l'appel de la nuit avec une force décuplée. La nuit. Tel était son domaine. Il ne l'avait pas choisi. Seules les circonstances le lui avaient imposé.

D'un geste sec, il écarta la tenture de vieux velours qui masquait l'entrée de son cabinet secret. La porte voûtée s'effaça d'elle-même, comme mue par un ressort invisible. Il eut un coup d'œil pour les étagères chargées de grimoires, les vitrines regorgeant de talismans provenant des cinq continents. Puis il prit un chandelier dont la bougie s'enflamma au contact de sa seule main et le déposa au centre du local, à même le sol. Il s'agenouilla alors et fit jouer une latte amovible du plancher. Plongeant le bras dans la cache ainsi mise à jour, il en retira un paquet oblong, soigneusement ficelé dans une étoffe luminescente dont le secret du tissage avait dû se perdre au cours des siècles. Ses doigts dénudèrent Shör-Gavan, l'épée elfique, et la glissèrent au fourreau aménagé dans la doublure de son manteau. Il se lesta également d'un nouveau sac d'or avant de remettre la planche en place.

Quand il repassa dans la pièce principale, l'obscurité était complètement tombée. Il ramassa son chapeau à larges bords et ressortit à grands pas.

CHAPITRE X

À demi immergé dans le bitume marécageux, le *Krylo's Bar* cessait après la nuit tombée de faire songer à quelque gros saurien tapi dans la vase, à l'affût de piétons égarés. Il s'injectait alors de lumières vénéneuses et vomissait une musique assourdissante qui se répandait dans les ruelles voisines. Immanquablement, les vapeurs malodorantes se peuplaient alors d'ombres faméliques, pour la plupart de jeunes désœuvrés à la dégaine criarde qui venaient rôder à proximité de sa gueule béante en forme de portail gothique, en quête d'un *deal* quelconque. Avant de se faire avaler par le vacarme, dans les flancs de la bête, victimes consentantes d'un cérémonial immuable.

À peine si l'apparition d'une voiture de flics, à l'entrée du passage, troublait le ballet bien ordonné de l'offre et de la demande, ponctué de coups de gueule et de coups de couteau, Ambiance de kermesse garantie.

Ben Graymes remonta l'impasse à pas lents, longeant la façade noircie de crasse, sans se soucier des regards moqueurs qui pesaient sur lui, ni des quolibets qui fusaient mezza voce dans son dos.

— Ouah, putain ! Vise un peu l'engin !

— Hey, d'où tu sors, cancrelat ?

— Dis, méchant con, réponds quand on te cause...

Graymes avait atteint le portail sculpté d'effigies torturées. Il tourna légèrement la tête vers le groupe qui venait de l'interpeller de la sorte. Des cuirs au crâne rasé, des méchants, le regard déjà ivre, les joues rouges et l'haleine aigre. Guettant le premier regard de travers afin de pouvoir vidanger leur haine du monde sur quelqu'un. Quelqu'un de coloré, de préférence, Graymes en croisait chaque nuit, de ces bêtes féroces, capables de céder aux pulsions les plus meurtrières. Ceux-là cherchaient encore leur pitance de mêtèques pour la soirée, et son arrivée les avait tirés opportunément de la torpeur éthylique où ils devaient croupir depuis un bon moment.

En un clin d'œil, ils l'encerclèrent, un mauvais rictus pendu au coin des lèvres. Il y avait une fille parmi eux, une petite rousse aux yeux verts, qui exhibait le chewing-gum collé sur le bout de sa langue comme un chancre gris. C'est sur elle que Graymes abaissa son regard. Consciente de l'intérêt qu'il lui portait, elle se mit à onduler devant lui, suscitant les roucoulements avinés de ses compagnons.

— Qu'est-c't'as à m'reluquer ? J'te plais, connard ? Tu voudrais qu'on s'fasse une bourre vit'fait, pas vrai ?

— Je n'aime que les vierges, répondit le démonologue, sans perdre de vue le moindre mouvement des autres.

Son sourire à lui, sardonique, tangua dangereusement sur ses lèvres inexistantes.

— Mais ce sale con, y s'fout d'ma gueule ! Et vous aut', vous le laissez faire !

— Dis, t'insultes ma frangine, fils de...

— Déconne pas, les flics...

Silencieuse comme un gros rat, une voiture noire banalisée venait de se matérialiser à l'entrée de l'impasse. À l'intérieur, trois athlètes à faciès de déménageur lorgnaient le premier signe suspect. Aussitôt, le groupe des cuirs éclata, pour se reformer quelques mètres plus loin avec une fausse indolence, comme un vol de pigeons dérangé pendant la halte. Impavide, Graymes poursuivit son chemin.

Il passa la douane des deux videurs en tee-shirts moulants et nœuds papillons, et s'enfonça dans le ventre de la caverne, ébranlée par le tam-tam de la sono. Dans la salle bourrée giclaient des lasers multicolores. La fumée de tabac voguait comme une brume de crépuscule au-dessus des tables. Deux filles en string et talons hauts dansaient sur des podiums, en se cambrant lascivement le long d'un mât métallique au rythme de la musique braillarde.

Graymes resta un instant figé sur le seuil, cherchant son rendez-vous du regard. Il ne mit qu'un instant pour le repérer, juché à une extrémité du comptoir sur un tabouret plus haut que lui. Il twistait sur place avec une grâce porcine, l'œil rivé sur les stripteaseuses. Graymes se glissa jusqu'à lui sans être repéré, profitant de sa distraction.

— Bonsoir, chiure de crapaud...

Hatto Goffon laissa échapper un cri qui par bonheur se noya dans le tumulte ambiant. Cédant à un réflexe, il se jeta à bas de son siège, espérant

trouver refuge dans la bousculade de la piste de danse. Mais la main de Graymes s'abattit sur son dos et le réinstalla promptement sur son perchoir. Comprenant qu'il était trop tard pour lui, l'homme-batracien se confondit en jérémiades et protestations d'innocence :

— Oh, Maître, Maître... C'était vous, je ne vous avais pas reconnu... Toute cette fumée... À cause de toute cette fumée. Je ne voulais pas fuir, non... Goffon pas vouloir fuir. Goffon honorablement connu, ici.

— Comme le cul connaît le papier qui le nettoie. Nous avons à parler, tous les deux. Au calme.

— Mais, Maître... euh... C'est que... je ne suis pas libre...

Il coula un regard explicite en direction de la grande blondasse qui s'étirait voluptueusement au-dessus d'eux. Sans pitié, Graymes le souleva à nouveau et, sans plus de formalités, le jeta en travers de ses épaules, tel un vulgaire sac de farine, avant de se frayer un passage parmi les danseurs. Autour d'eux, des gens éclatèrent de rire. Mais le nabot n'avait pas menti. Il venait tous les soirs au *Krylo's*, où sa prodigalité était vivement appréciée. Il y avait établi quelques protections. Aussi, dès que le barman le vit en mauvaise posture, il pressa le bouton d'alarme sous le rebord du comptoir.

Aussitôt, les deux cerbères en tee-shirts-nœuds papillons se matérialisèrent au bas de l'escalier. Graymes lâcha un juron. Comme dans un mauvais western, les clients s'écartèrent rapidement, dévorés par une subite envie d'aller se trémousser plus loin.

— Toi, le grand, pose notre petit copain ! On ne veut pas d'ennuis, ici.

Goffon cessa de vagir pour brocarder :

— Je t'avais prévenu, Commandeur. Je suis honorablement connu.

Graymes se peignit une expression conciliante, tout en maintenant fermement sa prise qui lui martelait le dos de ses poings menus.

— Désolé. Il faut que je voie cette personne.

Il détendit sa main gauche comme un ressort, doigts en fourchette, et toucha aux yeux le plus proche des malabars, qui dut mettre un genou à terre, aveuglé. Féroce, Graymes acheva le travail en lui balançant la pointe de sa botte dans le maxillaire. Un vilain craquement se produisit, qui l'emplit d'une joie intense. Déjà, l'acolyte de sa victime abattait le tranchant de sa main. Mais il ne rencontra que le vide. D'une infime rotation du corps, Graymes s'était esquivé de la trajectoire avec son étrange souplesse de danseur chinois. Il bloqua le poignet de l'autre d'une torsion et lui lança son pied en plein visage. L'homme partit renverser quelques tables

et resta inconscient sur la piste. Profitant de la confusion, Graymes ne demanda pas son reste. Il regagna promptement la surface, sourd aux imprécations que Goffon vomissait dans son dos, toutes plus obscènes les unes que les autres.

Mais il n'avait pas plus tôt émergé de la fosse qu'une mauvaise surprise l'accueillait. Les crânes rasés l'attendaient de pied ferme, l'air rigolard, le chewing-gum valsant d'une joue à l'autre.

— T'allais pas partir sans faire des excuses à ma frangine ?

En disant ça, le grand type sortit un cran d'arrêt et se mit à balayer l'air devant lui avec un plaisir sadique. La rousse ricana sottement. Graymes serra les mâchoires. Il n'était pas d'humeur à se laisser barrer la route par une bande de raclures. Sans s'encombrer de fioritures, il dégaina Shör-Gavan. La lame lança un éclair bleuté. Les adolescents reculèrent, sauf celui qui tenait le couteau. Pour cause. La pointe dansait à un centimètre de sa carotide. Il louchait dessus comme un lapin fasciné par un serpent.

— Dégage ou je te saigne.

La gorge sèche, le fier-à-bras lâcha son arme, sans quitter des yeux l'acier qui semblait tendu comme le carreau d'une arbalète.

— Tu es raisonnable, apprécia Graymes en lui envoyant sa semelle dans le bas-ventre.

D'un pas égal, il enjamba le gars plié en deux et quitta l'impasse. Personne n'osa lui donner la chasse.

*

* *

— Je vous en prie, Maître, cessez de martyriser le pauvre Goffon ! Vous en avez toujours après lui !

Graymes s'était soulagé de son fardeau vagissant dans une flaque de boue où se reflétait une lune aussi peu romantique que possible. Imperturbable, il regarda le nabot se débattre pitoyablement, comme s'il était sur le point de se noyer. Il attira à lui un cageot rangé parmi les poubelles regorgeant d'immondices et s'assit posément.

— Quand tu auras cessé de faire l'imbécile, nous pourrons peut-être avoir une conversation entre adultes ?

Goffon cessa de brailler. Il essuya la fange qui lui collait aux cheveux et, adoptant cette attitude servile dont il était coutumier, vint se prosterner

devant son interlocuteur, n'hésitant pas à baiser le bas de son manteau.

— Maître, je vous en conjure, épargnez-moi ! Épargnez le pauvre Goffon !

— Tu en fais un peu trop, non ?

— Je suis tout dévoué au Maître. Que veut-il savoir du pauvre Goffon ? Toujours si maltraité, si méprisé, si...

— Si laid.

— Mais que me voulez-vous à la fin ? s'énerva l'homme-crapaud, vexé.

— Quel coup prépare le pauvre Goffon, celui qui courbe l'échine mais ricane par en dessous ? J'ai toutes les raisons de croire que tu tisses de nouvelles toiles.

— Le Maître sait que Goffon est toujours fidèle. Oui, toujours fidèle, Goffon...

— L'ennui, c'est qu'il est fidèle à trop de monde, Goffon.

Il le saisit par le col et l'obligea à le fixer droit dans les yeux.

— J'aurais dû t'écrabouiller cent fois déjà... Tu n'es là que par miracle. Emeth est de retour. Il est vivant.

Une terreur indescriptible se peignit sur le visage ratatiné du nain, aussi sincère et spontanée que ses jérémiades précédentes étaient douteuses. La nouvelle semblait lui tomber dessus comme un building de cent étages. Il secoua sa grosse tête de batracien.

— Non, non. Il est mort. Emeth est mort. Tombé du pont. Je l'ai vu.

— Moi aussi. Pourtant, qui a pu suivre Lehmann à Jérusalem, l'abattre et s'emparer du Verbe de Vie, sinon Emeth ? C'est beaucoup d'activité pour un mort, non ? Comment expliques-tu ceci ?

— Pas Goffon, pas Goffon, je jure !

— Qui d'autre ? N'est-ce pas toi qui as eu la brillante idée de l'aider à se libérer de ses chaînes la première fois(3) ?

— Pas Goffon ! Cette fois, pas lui !

— Souviens-toi que tu l'as vendu. S'il est encore en vie, il va te chercher. A moins bien sûr que tu ne te sois déjà racheté. Avoue. C'est toi qui l'as sauvé cette nuit-là, dans le fleuve...

— Non, non, jamais, Goffon trop peur, bien trop peur !

— Qui ?

— Quelqu'un d'autre. Il y avait quelqu'un d'autre... sous le pont. Le Maître doit protéger Goffon. Il le doit !

— Pourquoi ? Tout est ta faute. Tu rêvais de devenir le Maître des Inertes, tu rêvais d'une armée conçue pour ta seule fantaisie. Imbécile. Tu as perdu. Parle. Qui était sous le pont, cette nuit-là ?

— Goffon jamais plus aider Emeth. Plus jamais. Emeth brutal. Emeth monstrueux... Il y avait quelqu'un d'autre sous le pont, oui... La nuit du combat. Dans un bateau.

Les yeux de Graymes ne furent plus que deux fentes blanches.

— J'espère pour toi que tu ne mens pas, sinon...

— Goffon promet. Il promet au Maître ! Il y avait vraiment quelqu'un, à bord d'un bateau.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Il faisait noir. Quand l'aube s'est levée, pfuit, envolé.

Graymes sut qu'il disait vrai. La peur faisait trembler l'homoncule de tous ses membres. Il relâcha son étreinte. Sentant à nouveau la terre ferme sous son pied, le nabot prit aussitôt ses jambes à son cou et disparut dans la nuit. Graymes ne chercha pas à le rattraper. Il savait toujours où le trouver si nécessaire.

Il resta seul un moment dans la cour, plongé dans de sinistres réflexions, Tout ça n'était pas pour lui plaire. Si ce n'était pas Goffon qui avait sauvé Emeth cette fameuse nuit, qui ? Qui d'autre ? Qui n'avait jamais cessé d'épier dans l'ombre, attendant l'instant propice pour abattre ses cartes ? À coup sûr, l'Inerte s'était trouvé un nouvel allié autrement plus ingénieux, plus redoutable que le tortueux mais puéril Hatto Goffon.

Un allié très au fait des traditions, qui escomptait à son tour jouer un rôle dans la reconquête du pouvoir terrestre par les Inertes. Graymes n'aima pas l'éventualité d'une armée de golems invulnérables dévastant tout sur son passage. Il devait tuer la menace dans l'œuf.

Le ciel se couvrit.

Quelque part, un éclair perça la nuit, découpant des nuages ventrus amoncelés au-dessus des gratte-ciel comme des barbes à papa moisies. Graymes huma l'air pluvieux. De mauvais présages se recoupaient dans les astres...

CHAPITRE XI

Khemal étouffait dans cette chambre d'hôtel.

Au début, il avait regardé la télévision, s'abreuvant de séries ineptes et de jeux où les candidats pataugeaient dans les dollars jusqu'aux genoux. Très vite, tout ce déballage l'avait écœuré et il avait tenté de s'assoupir, mais trop de soucis décidément encombraient son esprit. Les récents événements hantaient encore sa mémoire. À peine fermait-il les yeux qu'il revoyait le cadavre de Lehmann danser sur l'écran de ses paupières closes, ruisselant de sang, et autour de lui des marionnettes folles qui maniaient leurs couteaux avec une habileté d'équarrisseurs. Et puis le faciès croquer le visage...

Il se dressa sur son séant, les deux mains plaquées sur son visage. Cette attente le rendait fou. Attendre quoi au juste ? Que le Dr Graymes se manifeste ? Ce type ne lui inspirait aucune confiance. Il y avait un drôle d'éclat dans ses yeux, et sa figure sèche, pâle comme celle d'un mort, lui donnait des sueurs. Il se refusait à croire que cet individu puisse leur être d'une quelconque utilité. Avoir fait tout ce voyage pour venir le trouver ! Quelle foutaise ! D'ailleurs, il soupçonnait Blaustein de manifester à son égard tout autant de méfiance, même s'il se gardait de le montrer.

À bout de nerfs, Khemal décida de s'habiller. Il n'était pas homme à supporter l'inactivité indéfiniment. De plus, il détestait cet hôtel trop luxueux, aux couloirs tentaculaires et funèbres. Les allers et retours au bar avaient fini par le lasser, tout autant que par vider son portefeuille. Il n'avait pas la patience du rabbi, cloîtré dans sa chambre, et la prière ne lui apportait aucun réconfort. Il avait entendu son compagnon téléphoner à plusieurs reprises, dans l'après-midi. Sans doute à ses anciennes relations new-yorkaises, puisqu'il avait fait ses études ici même. Il n'avait pas osé le déranger, bien que leurs chambres soient mitoyennes.

Sortir. S'aérer les neurones, sclérosés par cette angoisse sourde, cette peur superstitieuse qui lentement prenait possession de son esprit. Il se décida à frapper chez Blaustein. Il s'écoula une dizaine de secondes avant

que celui-ci ne vienne ouvrir. Il était habillé, mais pieds nus, et ses lunettes – celles qu'il n'utilisait que pour lire – étaient remontées sur son front.

— Oui, Khemal ?

— Je vais faire un tour. Je ne serai pas long.

— Bien sûr. Prends ton temps. Inutile d'être deux à supporter cette attente. J'ai le sentiment que nous n'aurons pas de nouvelles du Dr Graymes avant demain.

— Je n'ai pas confiance en ce Dr Graymes, rabbi. S'il retrouve la pièce, qui dit qu'il nous la rendra ?

— Ne te fie pas aux apparences, Khemal. Je crois que c'est un homme de grand savoir. Et aussi de grand pouvoir. Je conviens qu'il est un peu excentrique, mais l'estime que Lehmann avait pour lui parle en sa faveur.

— Nous devrions repartir pour Jérusalem. Sans nous occuper de lui. Peut-être la pierre est-elle encore là-bas. Nous perdons notre temps, ici.

— Nous avons pour mission de la retrouver. Mais sans le Dr Graymes, nos chances sont quasi inexistantes. Songe à quelles puissances nous devons peut-être nous opposer pour cela... Non. Il faut patienter. Allez, va donc te rafraîchir les idées. Tu y verras plus clair, ensuite.

Le crépuscule avait déjà glissé le long des buildings.

En Israël, c'était la bonne heure. Quand on fermait boutique pour aller se retrouver à la terrasse d'un café et refaire le monde devant un thé à la menthe ou une eau de vie. Quand on profitait des derniers rayons d'un soleil doré comme nulle part ailleurs et qu'une brise tiède aux senteurs de Judée, aux senteurs du désert, venait échouer sur les remparts tel un voyageur fatigué d'une longue route.

Ici, rien de tout cela. Une grisaille uniforme estompait les immeubles et les gens. La nuit n'avait rien de magique. C'était plutôt une chape oppressante, qui poussait à se terrer au fond des appartements davantage qu'à flâner au-dehors.

Khemal fourra ses mains dans les poches de son blouson. Tête baissée, il marcha le long de la Septième Avenue, fonçant à travers la bousculade des heures de pointe. Au hasard, il tourna dans des rues dont il prit soin de noter le numéro, car elles étaient toutes semblables et il avait un peu peur de se perdre. Il ne sut trop comment il se retrouva à l'entrée ouest de Washington Square, mais il ne fut pas fâché d'avoir découvert une oasis de verdure dans cette jungle d'asphalte.

Un groupe de badauds s'était rassemblé autour d'un bonimenteur. Du moins crut-il d'abord qu'il s'agissait d'un bonimenteur. Mais en s'avançant, il sentit subitement son sang charrier des cubes de glace dans ses veines. Placé comme il l'était, à plusieurs rangs de la scène, il distinguait mal, suffisamment toutefois pour reconnaître un théâtre de marionnettes constitué de quelques montants de bois et d'un drap blanc.

Ses poils se hérissèrent.

Il pensa d'abord que la coïncidence était impossible, ou qu'il faisait erreur... Mais bientôt, il en fut certain. Ces pantins qui s'agitaient ressemblaient étrangement à ceux dont il avait observé les pitreries sur la place du *Via Dolorosa*, la nuit du meurtre de Lehmann. Bien sûr, ce n'étaient ni les mêmes perruques, ni les mêmes personnages – ceux-ci semblaient plutôt singer des hommes politiques – mais leurs visages étrangement expressifs, leur mobilité quasi surnaturelle présentaient une troublante similitude...

Il s'efforça de jouer des coudes pour s'approcher, mais il s'attira des réflexions de mauvaise humeur. Les gens firent bloc devant lui et il dut renoncer.

C'est à cet instant précis qu'elle se matérialisa à son côté. Elle était grande, blonde, élancée, sanglée dans un imper couleur muraille qui silhouettait ses rondeurs plus qu'attrayantes. Ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes de soleil que l'heure tardive n'imposait guère, ce qui ajoutait encore à son mystère. Elle était si proche qu'il pouvait sentir le parfum dont elle s'était humecté la nuque.

Il ne put s'empêcher de la dévisager, comme hypnotisé.

Elle dut sentir son regard, car elle se tourna vers lui et lui adressa un sourire furtif. Il hésita à lui répondre. Les lunettes l'intimidaient. Il avait entendu toutes sortes de légendes sur les New-Yorkaises, rapport à leur fringale d'érotisme débridé, leur cynisme provocateur, et bien d'autres choses qui avaient toujours exalté ses fantasmes. Rien à voir avec les jeunes pucelles en robes austères qui peuplaient Méa Chéarim en attendant d'offrir leur virginité après un mariage en bonne et due forme. Si la moitié de tous ces ragots était exacte, il ne devait pas se montrer étonné par l'aplomb avec lequel cette femme – il en était sûr, maintenant – le fixait derrière ses verres teintés.

Khemal était célibataire et observait d'ordinaire une certaine abstinence. Une fois par mois, il se rendait à Tel-Aviv, loin des indiscrets,

pour se remettre aux bons soins de quelque professionnelle de sa connaissance. Sous peine de voir se flétrir sa libido dans un milieu prônant plus volontiers le spirituel que le charnel. Quoi qu'il en soit, il sentit monter dans ses reins une chaleur inhabituelle. Les lèvres de l'inconnue, au dessin sensuel encore souligné par un carmin foncé, remuèrent comme dans un murmure. Il ne sut ce qu'elle avait dit, ni même si elle avait parlé.

Fasciné, il se demandait quoi faire. Pourtant, il ne pouvait se méprendre sur la manœuvre. Une main vint se nouer à la sienne au fond de sa poche. Il se laissa entraîner à l'écart de la foule, non sans avoir lancé un ultime coup d'œil en direction du théâtre de fortune où s'ébattaient les marionnettes. Il trouva la ressemblance bien moins nette qu'il n'avait cru dès l'abord. Tout ceci n'était que le fruit de son imagination. C'était cette histoire qui l'avait perturbé. Il fallait oublier, reprendre pied dans le quotidien, et cette superbe étrangère qui l'avait élu, lui, l'Arabe un peu bedonnant, parmi une dizaine d'autres mâles disponibles, tombait à pic pour lui faire reprendre goût aux choses de la vie.

Ils s'enfoncèrent dans le parc.

— Je m'appelle Khemal. Où m'emmenez-vous ?

Elle se tourna vers lui sans répondre, un sourire aux lèvres. Peut-être tenait-elle à ce qu'aucun lien ne se tisse entre eux. Ou bien elle n'avait pas compris son anglais parfumé d'accent libanais. Il n'insista pas. Presque au petit trot, elle s'engagea dans une allée, puis encore une autre, plus étroite, bordée d'épais massifs qui tachaient d'ombre la pelouse. Elle regardait fréquemment derrière elle, comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. De toute évidence, elle ne voulait pas faire les frais d'un hôtel. Khemal le découvrit lorsqu'elle se faufila à l'abri de la végétation et s'étendit entre les racines. Elle déboutonna le bas de son imper, exhibant les attaches de ses collants noirs, qui étaient son unique vêtue. Elle ne portait pas de slip, et son sexe entièrement épilé, tel celui d'une gamine, porta l'excitation de son compagnon à son comble.

Il sentit qu'il ne devait pas s'embarrasser de préliminaires, aussi s'engagea-t-il entre ses jambes. Dès l'abord, le contact de la peau rêche le surprit. Malgré la solidité de son érection, il eut du mal à se frayer un passage. Il pesa de tout son poids. La femme l'enlaça. Son corps était étonnamment... dur. Sans doute pratiquait-elle un sport de compétition car ses muscles étaient noueux comme des cordes. Il chercha à l'embrasser,

mais elle détourna le visage, lui refusant ses lèvres. Dans le mouvement, les lunettes noires glissèrent.

Il ne put s'empêcher d'esquisser un sursaut. Les yeux de sa partenaire brillaient comme deux lucioles dans la pénombre. Des yeux transparents et ronds, pareils à ceux... à ceux des mannequins dans les vitrines des grands magasins. Il se demanda s'il ne devenait pas fou. Il fit le geste de battre en retraite, mais elle referma les cuisses en tenaille sur ses hanches, l'emprisonnant solidement. Ses os craquèrent. Il étouffa un cri rauque. Dans un réflexe de survie, il lui griffa les jambes et le bas-ventre. Mais ses ongles raclèrent une matière qui n'était pas de la chair. Elle ne parut d'ailleurs en éprouver aucune douleur. Bien au contraire, son sourire ne fit que s'épanouir.

Jusqu'au moment où elle lui enfonça son couteau dans le bas du dos...

*

* *

Graymes venait de rentrer lorsque le téléphone sonna. Il pressentit l'identité de son interlocuteur avant même d'entendre sa voix à l'autre bout du fil.

— Single ?

— Bonsoir, docteur. Comment avez-vous deviné ?

— L'instinct, Single. L'instinct.

— Je sais qu'il est tôt, mais j'ai un problème sur les bras. Êtes-vous actuellement en relation avec un certain Aaron Blaustein, de Jérusalem.

Graymes se raidit imperceptiblement.

— En effet.

— Nous avons retrouvé son secrétaire assassiné au fond de Washington Square.

CHAPITRE XII

La tête de Khemal formait un angle impossible avec ses épaules. Ses yeux révulsés, sa bouche grande ouverte exprimaient une terreur au-delà de la terreur, une répulsion totale, cauchemardesque. À en juger par le degré de rigidité cadavérique, sa mort devait remonter au début de la nuit. Graymes inspecta avec attention les vilaines blessures qui striaient son cou et ses flancs, avant de s'attarder tout particulièrement sur ses mains, aux ongles cassés et noircis. D'évidence, le malheureux avait résisté de toutes ses forces, mais il s'était heurté à un agresseur plus vigoureux que lui.

Le démonologue laissa retomber le drap blanc avec un soupir. Le médecin légiste en profita pour repousser le casier mortuaire dans le mur d'un geste absent. Le lieutenant Bilbo Single, qui n'avait pas bronché durant l'examen, crut devoir préciser :

— On l'a découvert dans les buissons de Washington Square vers six heures ce matin. Une vieille qui faisait son jogging. On ne lui a rien volé. L'identification a été facile. J'ai préféré ne pas en parler au rabbi, mais quand ils l'ont trouvé, il avait le pantalon baissé sur les genoux. D'après les rares témoignages que nous avons pu recueillir, il a été possible de reconstituer son emploi du temps. Après son départ de l'hôtel, vers dix heures, il a sans doute flâné un peu, avant d'arriver à l'entrée ouest du parc, où il a assisté à un spectacle de marionnettes impromptu et...

Graymes tressaillit.

— Des marionnettes ?

— Une patrouille qui passait par là a signalé la chose. Mais je ne pense pas que cela ait une grande importance...

Il observa un silence appelant à la contradiction, mais son interlocuteur garda ses pensées pour lui.

— Voici ce que nous savons, poursuivit-il : il a suivi une femme, une autre promeneuse. Signalement : grande, blonde, lunettes noires, imper. Le parfait appât. Ils ont disparu dans le parc. Le reste n'est pas très difficile à deviner... Il est probable qu'elle avait un complice.

— Pas sûr.

— Aucune femme au monde ne pourrait porter des coups aussi profonds, ni infliger une telle torsion à des cervicales. Même pas une basketteuse soviétique.

— C'est bien ce qui m'ennuie aussi.

— Ce qui m'ennuie, moi, c'est de trouver votre nom mêlé à tout ça. Oui, je sais. De loin. Mais quand même. Qu'est-ce que c'est que ce rabbi Blaustein envoyé en mission secrète de Jérusalem pour justement *vous* rencontrer ? Dois-je comprendre qu'il s'agit d'un nouveau complot de sorcellerie ou de... Merde, j'ai déjà bien assez à faire avec les criminels ordinaires sans encore devoir m'occuper des puissances occultes qui...

— Justement, celles-là, je m'en charge, Single.

— Vous avez lu les journaux ? La mort de Lehmann met en transe toutes les forces de police, sans compter les diplomates... et cela alors que l'affaire de ce fabricant d'automates, ce Eisenbaum, est encore dans les mémoires... À l'époque, on parlait de marionnettes qui marchaient toutes seules dans le quartier juif et d'une pierre étrange qui était susceptible de donner vie à n'importe quel objet inanimé pourvu que...

— Vous êtes bien renseigné.

Single posa ses mains sur ses hanches et leva les yeux au ciel.

— Je vais finir dingue. Ne me dites pas que c'est lié ?

— Voulez-vous l'entendre ou pas ?

— Non. Je ne veux rien entendre. Je vous ai déjà vu à l'œuvre, souvenez-vous. Je sais de quoi vous êtes capable.

— Cette pierre étrange, comme vous dites, existe bel et bien. Elle appartient à... disons un trésor plus vaste. Lehmann avait pour mission de l'y réunir. C'était la raison de son voyage incognito à Jérusalem. Il a échoué. Il est mort et la pierre a été volée. Je la recherche. Et Blaustein également.

— O.K., O.K., je ne veux rien savoir de tout ça pour l'instant. Dites-moi seulement la raison pour laquelle on a tordu le cou de son secrétaire.

— Quelqu'un qui tenait à me faire savoir qu'il était de retour. La pierre est ici, à New York. Et c'est ici que tout va se jouer. Avez-vous remarqué les ongles ? Les ongles de Khemal...

— Euh... Ils sont sales. De la terre, sans doute.

— Non. Un curieux mélange de glaise et de sang. Vos spécialistes confirmeront certainement. Méditez là-dessus, Single...

— Je ne pourrai jamais faire passer ça dans mon rapport !

— J'ai d'autres soucis.

Blaustein patientait dans le hall, le regard fixe. L'assassinat de Khemal semblait l'avoir profondément affecté, mais il manifestait malgré tout un grand calme. À l'approche des deux hommes, il se dressa. Avant qu'il n'ait pu prononcer une parole, Graymes le saisit par le bras et prit congé du policier.

Sitôt qu'ils furent sur le trottoir, hors de portée de voix, il préféra annoncer la couleur :

— Vous devriez retourner à Jérusalem, rabbi, et me laisser agir seul. Ici, votre vie est en danger.

— J'ai une mission à accomplir, docteur. La mort de Khemal n'y change rien. Au contraire.

Graymes le toisa sans aménité.

— Il est ici, Blaustein. Emeth est revenu, et avec lui le Verbe de Vie. Quelque part dans cette ville, il prépare sa vengeance. Et il travaille au grand dessein des Inertes. Il a commencé à bâtir son armée et avant peu, si nous ne faisons rien, elle envahira les rues. Le meurtre de Khemal n'est qu'un avertissement. Qui m'est destiné. Restez à New York et vous serez la prochaine cible.

— Emeth ? Mais pourquoi ici ?

— Pour me narguer, je suppose. Nous avons un vieux compte à régler. Je sais depuis cette nuit qu'il a un nouvel allié. Un homme dangereux, très au fait des vieilles légendes hébraïques, qui entend prendre part au complot. C'est lui qui l'a sauvé de la destruction lors de notre dernier affrontement. Et il semblerait qu'il l'aide maintenant activement.

— Que voulez-vous dire ?

— Lors de ses premiers agissements, Emeth utilisait les automates de son défunt créateur comme tueurs. Or, depuis l'incendie de la boutique, il ne dispose plus de cette main-d'œuvre. Ce qui explique qu'à Jérusalem, il a dû tuer un brocanteur pour s'emparer de la gargouille qui a selon toute probabilité, animée par un maléfice, assassiné Lehmann...

— Mais ce que vous dites est impensable...

— Ne m'interrompez pas. Il doit trouver de nouvelles matières à animer. Il ne peut plus se contenter de larcins au coup par coup. S'il veut dresser une armée entière à sa solde, cette terrible armée animée par le Verbe devant supplanter l'homme, il va lui falloir se constituer un réservoir

de créatures à une échelle industrielle, et leur ressemblance avec les humains devra être si frappante qu'elles pourront se fondre dans la foule sans être repérées...

Il laissa un silence songeur cerner la portée de ces derniers mots, Blaustein devint livide.

— Comment est-ce possible ?

Graymes inspira profondément.

— C'est possible par l'imbécillité des hommes. Nous aurions pu éviter tout cela. Nous aurions pu. Voici longtemps...

Blaustein se mordit les lèvres. Il avait pris sa décision.

— Je pars aujourd'hui même. Que Dieu vous accompagne...

— Di-eu ? ânonna Graymes avec effort.

Et il partit d'un grand éclat de rire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII

Hatto Goffon passa son vilain museau dans l'entrebâillement de la porte. Son regard alla d'une extrémité à l'autre de la ruelle, cherchant à percer le rideau de bruine. Ces ténèbres ne lui disaient rien qui vaillent. Toutefois, il assura son courage et se glissa entre les poubelles d'une démarche de souris, son maigre baluchon jeté sur l'épaule. Il n'emportait que le strict nécessaire. Ses vêtements, ses amulettes. Son or. Il savait par expérience que les fuites trop lourdement chargées échouent toujours. Il le savait parce que lui-même avait souvent traqué pour tuer. Mais cette nuit, c'était à son tour de connaître l'essoufflement d'une course folle à travers les ombres inquiétantes de la ville, à son tour de redouter le dédale des venelles tortueuses qu'il sillonnait pourtant si souvent, peuplées de bruits furtifs et de mouvements fantomatiques.

L'écho de son pas claudiquant lui donnait des sueurs.

Sans cesser d'épier les environs, il longea les façades graisseuses jusqu'à la palissade du chantier. Elle était trop haute pour qu'il puisse l'escalader. Mais un peu plus loin, il connaissait un passage utilisé par les junkies quand ils souhaitaient assouvir leur vice à l'écart, deux planches disjointes entre lesquelles on pouvait se faufiler discrètement. Il trotta plus vite. Il n'aimait pas toutes ces vapeurs qui envahissaient la ruelle. À peine s'il distinguait le bitume luisant devant lui.

— Bonsoir...

Il se figea instantanément.

Une silhouette féminine était négligemment adossée contre la barrière, sanglée dans un vieil imperméable fripé remonté un rien trop sur sa cuisse repliée. C'était sans doute une prostituée. Elle portait des lunettes noires et une perruque blonde. Ostensiblement blonde. Elle était d'une très grande beauté. La forme parfaite de son visage lisse – si lisse – le dessin sensuel de ses lèvres ne pouvaient tromper le connaisseur qu'était Goffon.

Il hésita. Ses yeux s'étrécirent de convoitise. Dans cet endroit désert, au beau milieu de la nuit, une rencontre aussi charmante, aussi inespérée

n'était pas à négliger. Pour un peu, l'homme-batracien en aurait oublié ce pour quoi il était là ! Mais la raison l'emporta. Il décida de passer outre, la mort dans l'âme.

— Viens te... serrer... contre moi. Petit cœur !

Elle avait un accent étrange, inidentifiable. À moins que ce ne soit un problème d'élocution, Goffon se balançait d'un pied sur l'autre, lorgnant la fille du coin de l'œil. D'une main, elle avait entrepris de remonter totalement le bas de sa gabardine, dévoilant la lisière de ses bas noirs. Exactement le genre d'appel auquel il ne pouvait résister. Goffon avait du mal à trouver des professionnelles dociles qui le satisfassent. Sa laideur écœurante, le contact de sa peau grumeleuse dissuadaient les plus vénales. Sans doute celle-ci n'avait-elle pas réussi une bonne soirée, ce qui n'était pas étonnant dans ce coin perdu, et ne pouvait-elle plus faire la difficile. À moins qu'elle ne soit plus spécialement attirée par les ratés de la nature.

Goffon s'approcha. Le sourire d'invité qu'elle lui adressa fit monter sa tension d'un cran.

— Goffon aime les perruques blondes, oui. Il aime beaucoup ça.

Il avait la tête à hauteur de ses hanches, les yeux captivés par la couture de dentelle. Il tendit ses mains boudinées pour palper l'intérieur des cuisses offertes. Elle le laissa faire. La peau était froide. Lisse. Lisse comme son visage. Il s'enhardit. Son index poussa plus haut... À cet instant précis, un mauvais pressentiment lui fit lever les yeux.

La femme avait maintenant un long poignard effilé et le brandissait à deux mains au-dessus de sa tête, sans cesser de sourire, prête à le couper en deux ! Il n'eut que le temps de se jeter de côté. La lame siffla tout près de son oreille. Il poussa un cri de terreur, cherchant avec affolement le revolver dans le fond de son baluchon. Il perdit l'équilibre et se retrouva sur le dos comme une tortue maladroite. Mais il tenait l'arme. Il tira au jugé, alors même que la fausse prostituée se penchait sur lui. Sous les impacts du gros calibre, elle tressauta sur deux mètres avant de heurter la palissade et de glisser à terre, jambes écartées. Goffon se redressa. Ses lèvres tremblaient comme celles d'un vieillard. Pétrifié d'angoisse, il considéra son œuvre. Deux cratères fumants trouaient l'imperméable de la fille. La mort n'avait pas effacé son sourire.

Il regarda autour de lui.

Aucun témoin. L'important était de ne pas lambiner dans les parages. Les détonations avaient pu être entendues, même si les habitations n'étaient

guère nombreuses dans le secteur. Il repartit aussi vite que sa démarche brinquebalante le lui permettait, dénicha les deux planches disjointes par lesquelles on pouvait se glisser dans le chantier. Il eut un dernier coup d'œil pour le cadavre, affaissé là-bas dans la clarté glauque, avant de s'engager dans l'ouverture. Mais il avait mésestimé son tour de taille. À mi-course, il se trouva bloqué. Il maudit son alimentation anarchique. Ces derniers temps, il avait trop forcé sur les cafards et les limaces, tout en sachant parfaitement que ce régime le faisait enfler à chaque fois. Sa gourmandise lui jouerait des tours, un de ces jours.

— Viens te... serrer... contre moi. Petit cœur !

Il crut s'étouffer de terreur.

Il se jeta désespérément en avant, cherchant à s'arracher à l'étau. Le bois craqua. Il boula tête la première, emporté sur la pente bourbeuse. Il atterrit plusieurs mètres plus bas, dans un cloaque nauséabond. La bouche pleine de terre, il releva la tête. La femme s'était à son tour faufilée par le trou. Le couteau fermement tenu, elle se laissa glisser sur ses traces. Il poussa un vagissement de terreur. Incapable de se remettre sur ses pieds, il rampa jusque sous la masse d'un bulldozer abandonné, priant pour n'avoir pas été repéré.

Le souffle court, il vit deux talons hauts maculés de boue se planter à quelques centimètres de son nez. Il se rendit compte que la buée sortait de sa bouche, indiquant sa présence. Il se recula juste à temps pour échapper au couteau.

— Petit cœur ! appela la furie.

Il cria à nouveau. D'un bond de crapaud, il abandonna son abri, cherchant son salut en direction de la cabine des ouvriers. Dans sa panique, il oublia son baluchon. Hélas, la porte était fermée par un cadenas. Impossible à forcer. Et son revolver était resté avec son bagage. Déjà, la démente venait vers lui. Elle s'avavançait en ondulant lascivement des hanches, le poignard pointé vers le bas, Goffon sut qu'il ne pouvait guère compter sur ses jambes courtaudes pour se mettre hors de portée. C'était la fin. Il ne voulut pas voir cette horreur. Cette fille déchiquetée par deux impacts de gros calibre qui allait se jeter sur lui pour... Il mit les mains devant ses yeux.

Soudain, l'air autour de lui s'emplit d'un étrange bruissement, comme si un grand oiseau venait de se poser tout près. Un sifflement strident se

produisit, puis le bruit d'un corps qui tombe, Goffon se sentit soulevé de terre par une poigne herculéenne.

— Non ! hurla-t-il.

— Il ne faut pas rester là, imbécile !

Hatto Goffon regarda entre ses doigts, épouvanté. En découvrant la figure blême et peu amène de Graymes à quelques centimètres de la sienne, il ne put s'empêcher de laisser échapper un autre cri.

— Où est-elle ? gémit-il. La femme, où est-elle ? On ne peut pas la tuer. Goffon a déjà essayé. Cette saleté ne meurt pas !

Abaissant les yeux, il découvrit, deux mètres plus bas, le corps de la maniaque, fendue en deux des pieds à la tête, étendue sans vie dans la boue. Un mannequin. Un simple mannequin, comme dans les vitrines de mode. À la différence que sa chair était plus flasque, presque humaine, et qu'il saignait... Goffon fut pris de nausées.

— Tu peux vérifier, railla Graymes avec un sourire carnassier. Et toi, que fais-tu dans cet endroit sinistre, boule puante ?

— Maître, c'est un Inerte ! Cette femme était un Inerte ! Une créature d'Emeth, maudite soit la semence infernale qui...

— Pensais-tu qu'il allait t'oublier en chemin, mon joli crapaud ? Après la façon dont tu l'as trahi ?

— Il faut me protéger, Maître ! Goffon si faible, si vulnérable, si...

— Ferme-la.

Graymes lança des regards soupçonneux aux alentours.

— Il y en a d'autres. Viens. Il faut filer.

Sans lui demander son avis, il jeta le nain en travers de ses épaules.

— Mais posez-moi ! Posez-moi !

— Non. Tu me retarderais.

Il se faufila entre les masses inquiétantes des engins de démolition abandonnés sur les lieux, ne s'arrêtant que pour écouter les bruits de la nuit. Il traversa les squelettes de buildings à l'ébauche, ombre parmi les ombres, bondissant avec une agilité elfique parmi les obstacles. Il brisa un pan de palissade à coups de pieds et émergea enfin dans la rue.

Il remonta lentement en direction du boulevard, sur le qui-vive. Dans son dos, Goffon n'osait plus émettre un son, guettant lui aussi le danger dans l'obscurité. Les trottoirs où son sauveur déambulait étaient déserts, délavés de loin en loin par la clarté blême de réverbères isolés. Son pas solitaire résonnait comme un goutte-à-goutte lancinant. Il inclina

machinalement le bord de son feutre sur son front. Soudain traversé par le sentiment d'une présence toute proche. Il parcourut une dizaine de mètres, puis s'arrêta humant l'air lourd, aussi gras qu'un emballage de *delikatessen*. Il ne pouvait se tromper. Une menace s'était glissée dans son périmètre de perception. Il scruta les alentours.

Juché sur une poubelle, un chat pelé feula dans sa direction avant de détalé, les oreilles collées au cou.

— Ils sont là, Maître ! Goffon les sent !

— Chut...

Ils venaient d'atteindre un carrefour de passages sordides, oublié du monde et des éboueurs, coincé entre des façades lugubres aux fenêtres aveugles. Un soupirail sifflait un jet de vapeur nauséabond. Graymes s'immobilisa, glissant lentement une main sous son macfarlane. Shör-Gavan vint se loger dans sa paume tel un animal doué d'une vie propre. Un trotinement furtif éveilla soudain son attention.

— Des rats ? souffla Goffon.

Pour toute réponse, Graymes se débarrassa de lui sur une pile de cartons, avec aussi peu de ménagement qu'une benne à ordures vidant son trop-plein. Ses yeux n'étaient plus que des fentes blanches, inspectant la moindre anfractuosité. Il pouvait sentir le danger resserrer ses griffes invisibles autour d'eux, aussi sûrement que si des stries sanglantes étaient apparues sur ses bras. Empêtré dans les emballages, Goffon n'osait même plus respirer.

Ils déboulèrent soudain d'on ne sait où, vêtus de longues redingotes grises et agitant des poignards au-dessus de leurs têtes. Des hommes grands à la peau mate, au physique étrangement semblable, comme s'ils étaient sortis d'un même moule. Des perruques étaient maladroitement collées sur leurs crânes et leurs yeux de sulfures étincelaient dans l'ombre. À la vue de cet aréopage démentiel, Goffon s'enfouit dans son tas d'immondices.

Ils fondirent sur eux avec le synchronisme d'un corps de ballet. Graymes rejeta un pan de son manteau derrière son épaule et dégagea complètement sa terrible épée, qu'il saisit à deux mains. Il accueillit les pantins avec une bordée de demi-cercles féroces, visant les crânes. Mais ils semblaient ignorer toute peur. Ils avançaient tel un groupe de fantassins endoctrinés, cherchant à lui planter leurs couteaux dans les côtes. Shör-Gavan siffla, décalottant une tête aussi nettement qu'un œuf coque. L'Inerte s'affaissa aussitôt pour ne plus se relever, tel un automate au ressort brisé.

Graymes savait qu'il n'était qu'une manière de détruire ces êtres : lacérer l'inscription magique qu'ils portaient à un endroit caché de leur corps, selon l'ancienne tradition. La plupart du temps, elle se trouvait sous la chevelure factice. Il en avait fait plusieurs fois l'expérience. Les blesser au torse ou aux membres n'aurait été que peine perdue, car cela n'aurait en rien stoppé leur ardeur criminelle.

Sous la pression, il fut contraint de céder du terrain. Un poignard passa si près de son oreille qu'il effilochea son col. Il contre-attaqua plus sévèrement, signant des arabesques mortelles. Un nouveau crâne roula sur le pavé gras, fendu en deux. Un curieux suint rosâtre s'en échappa, gluant comme du sang. Graymes se remit en position de combat, deux pas plus à droite. Le dernier mannequin chercha à l'embrocher avec une rage aveugle, mais il ne tailla que l'air brumeux. À la faveur de la fumée, Graymes s'était dérobé à sa vue. D'une détente, il alla s'accrocher au crampon d'une échelle d'incendie et, d'un mouvement de balancier, se projeta sur les arrières de la créature. Shör-Gavan s'abattit de toute sa hauteur, sciant le corps en deux de la racine des cheveux au pubis.

— Maître ! Attention !

Il n'eut que le temps de se retourner.

Un quatrième tueur s'était silencieusement élancé dans son dos, brandissant une longue épée. Graymes ne put qu'éviter le tranchant et rouler sur le dos en entraînant son nouvel adversaire dans sa chute. Dans l'action, son arme lui échappa des mains. Il émit un juron. Ce diable était de sa taille. Il s'accrochait solidement à lui, cherchant à pousser sa lame à travers son corps. Graymes put lui bloquer le bras, au prix d'une sérieuse entaille à son poignet. L'effet de surprise passé, il reprit l'initiative. Il envoya les doigts dans le faciès démoniaque penché au-dessus de lui, ses ongles effilés crevant sans pitié la chair molle. Le sang rose gicla. Mais son assaillant ne lâcha pas prise pour autant, comme étranger à toute douleur. Les deux corps roulèrent sur le bitume, mêlés dans une étreinte sans merci.

Du tranchant de la main, Graymes parvint enfin à briser l'épée qui s'approchait de son visage. Aussitôt, son agresseur se débarrassa du moignon inutilisable et tenta de l'étrangler. Le démonologue durcit machinalement les tendons de son cou pour repousser l'assaut, mesurant alors toute la force de son opposant qui semblait rire aux larmes de ce bon tour. En silence.

Car tout s'était déroulé sans un mot, sans un murmure, comme dans un cauchemar.

Pouce par pouce, il desserra l'étau et repoussa la créature du pied. Il l'envoya heurter un angle de brique avec une force terrible et quelque chose craqua. Mais ce ne fut pas suffisant pour en venir à bout. D'un bond, Graymes se remit alors sur pied. Il prononça un ordre dans un dialecte étrange et sa lame revint se loger dans sa main, comme aimantée. Avant que l'Inerte n'ait pu se jeter à nouveau sur lui, il lui cloua le crâne contre le mur. Un geyser décoloré jaillit de l'atroce entaille. Graymes tint bon, jusqu'à ce qu'il devienne évident que l'existence maudite de cette chose s'était enfin éteinte.

Seulement alors il retira sèchement l'arme.

Le mannequin s'abattit en avant, tel un tronc mort. Graymes s'agenouilla près de lui, juste comme la lune réapparaissait entre deux nuages. Il étouffa une exclamation. Son agresseur avait été affublé d'une perruque semblable à ses propres cheveux. Il portait comme lui des vêtements anciens. Et leurs deux visages présentaient une troublante similitude. En somme, cette effroyable effigie avait été créée à son image, trait pour trait, détail pour détail. Un mauvais frisson passa entre les épaules du mage.

Quelque part dans la nuit, un rire caverneux éclata, répercuté par les façades livides.

CHAPITRE XIV

Mi-amusé, mi-surpris, le lieutenant Bilbo Single laissa son regard aller du mannequin à son interlocuteur. Il enfourna un cachet blanc pour apaiser ses douleurs gastro-duodénales avant de jeter :

— Très ressemblant.

Graymes ne répondit rien à la boutade, se contentant de fixer le policier avec insistance. Single comprit alors que l'affaire était peut-être plus importante que les apparences ne le laissaient supposer. Il décida de calmer le jeu :

— Docteur, vous avez conscience, je suppose, que si n'importe qui d'autre était entré dans mon bureau pour me raconter une histoire pareille, j'aurais immédiatement appelé une ambulance ?

Il lança un coup d'œil à l'objet à la dérobée. Un modèle courant, de ceux qu'utilisent les grands magasins pour mettre en valeur la succession des modes d'hiver et d'été. Pourtant, sous la clarté crue du néon, quelque chose de menaçant imprégnait encore son visage, comme si ses traits avaient été déformés par un rictus figé, mal éteint. Il dut s'avouer que cette présence, ce regard froid posé sur lui, cette similitude étrange, le mettaient mal à l'aise.

— Single, un complot est en train de se nouer, quelque part dans cette ville, que je suis le seul à pouvoir étouffer dans l'œuf. Si vous fouillez dans un chantier de Brochant Street, vous y découvrirez un autre de ces étonnants mannequins. Une femme. Une femme blonde, avec une gabardine et des lunettes noires...

Single se raidit. Il se leva et baissa les stores de son bureau, afin d'occulter un instant la vision du va-et-vient des inspecteurs et des prévenus dans la salle voisine. Quand il se retourna, il avait légèrement pâli. Il passa une main sous son menton, observa un bref silence, avant de déclarer tout de go :

— Vous m'aviez dit que c'était fini. Que le responsable s'était noyé dans le fleuve. Que nous n'entendrions plus parler de...

— Je l’ai cru. Je me suis trompé. J’avais compté sans le fait que quelqu’un se tenait dans l’ombre. Attendant le moment d’intervenir.

— Qui ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. Mais c’est un « mavin ». Un érudit. Ces objets sont sa signature. Je ne crois pas Emeth capable de ça. C’est une brute démoniaque, pas un artisan.

— Nom de Dieu ! Des mannequins ! Je préfère ne pas penser à ce qui se passerait si des tueurs de ce genre se mettaient à déferler en ville !

— Je ne crois pas que ce soit ce qu’ils recherchent. Je pense plutôt à un plan souterrain. Une infiltration progressive, à tous les niveaux de responsabilité. C’est cela, le grand dessein des Inertes. Le contrôle total. Puis l’élimination. Étudiez la curieuse ressemblance de ce pantin avec l’original. Évaluez les progrès qui peuvent encore être réalisés, et imaginez ce qui pourrait s’ensuivre.

Single n’aima pas le frisson qui lui courut le long de l’échine à cet instant. Il avait trop en mémoire certains épisodes de son association avec le traqueur de démons, au cours desquels s’étaient révélés à lui des mystères d’une profondeur insondable et horrifique. Il sut qu’il mettait dès cet instant le doigt dans un engrenage particulièrement carnassier.

L’expression de Graymes se fit songeuse.

— Le Verbe de Vie, Single. Je dois le reprendre et abattre celui qui le détient. Alors, tout cessera. Où qu’elles se trouvent, ses créatures périront d’elles-mêmes.

— Le Verbe de Vie. Il existe donc réellement ?

— Ce talisman possède une vertu magique... et même supra-magique. Sont gravés à sa surface trois mots en lettre de feu, du vieil araméen. D’après la tradition, les anciens magiciens utilisaient de telles tablettes pour créer des serviteurs selon un rite sacrificiel. Des serviteurs formés dans l’argile et mouillés de sang, quasi invulnérables à moins que l’on altère la formule gravée sur une portion cachée de leur anatomie, en général sous les cheveux. Regardez ça.

Il saisit le mannequin et montra l’étrange symbole imprimé au sommet de son crâne, sous la perruque. Single émit un sifflement presque malgré lui.

— Détruire ce symbole équivaut à détruire celui qui le porte, commenta Graymes. Mais honnêtement, je ne souhaiterais pas affronter une armée de ces choses. Elles ne connaissent ni la peur, ni la douleur.

— O.K., O.K., admettons, mais qu’attendez-vous de moi ?

— J’ai bien examiné ce pantin. Il ne porte pas de signes distinctifs permettant de découvrir sa provenance. Or, il doit forcément exister une fabrique ou un atelier clandestin, quelque part. Si vous demandiez au labo de l’analyser, peut-être...

Single poussa un soupir d’acquiescement.

— Vous savez où me trouver, précisa Graymes en se levant.

*

* *

Il avait annulé ses cours, ce jour-là.

Aussi prit-il le temps de flâner avant de regagner ses pénates. Longtemps, il arpenta la promenade qui étirait son lacet de ciment ombragé le long du fleuve. Il eut une pensée pour le rabbi Blaustein, qui avait regagné Israël la veille, à la fois accablé et anxieux de l’avenir. Son départ l’avait soulagé. Pour ce qu’il avait à faire, nul besoin d’un religieux accroché à ses basques ! Et d’ailleurs, il n’aimait guère les prêtres, toutes confessions confondues. Il s’assit sur un banc et but une rasade de gin au flacon qui ne le quittait jamais, vieux réflexe datant de l’époque où il menait la vie d’un simple clochard(4). Ou plus loin encore, mais il n’en avait plus le souvenir.

Peut-être s’assoupit-il à force de laisser dériver ses pensées d’un autre âge... Toujours est-il qu’il faisait presque nuit lorsqu’il revint à lui. Comme à chaque crépuscule, il sentit ses forces décuplées et se remit en route.

D’agréables surprises l’attendaient, glissées sous sa porte avec le reste du courrier. La première était une carte postale de Debbie Harriman. La seconde une missive hâtivement griffonnée, à peine déchiffrable :

MAÎTRE, CE SOIR ANGLE NORTON ET SHELBY, URGENT.

CHAPITRE XV

Terré dans l'ombre des poubelles, Hatto Goffon se mit à jurer. Il commençait à grelotter, et la faute n'en revenait pas seulement aux courants d'air glacés qui s'engouffraient dans le passage. Il y avait cette crainte, cette damnée crainte qui enroulait ses anneaux visqueux autour de ses tripes, serrant toujours davantage, à la façon d'un python étouffant sa victime. Il grommela quelque chose sur l'obéissance aux pactes, et sur la naïveté de ceux qui les signaient. Pourquoi fallait-il qu'il se trouve ici, dans cette rue sombre et venteuse, à guetter l'obscurité ? À cette heure, il aurait dû se trouver à l'autre bout de la ville, en sécurité, protégé par des amis sûrs et discrets. Au lieu de cela, il s'exposait inutilement au danger, un danger terrifiant, tout cela par la faute et cet... ce...

Un gros cafard émergea d'un bidon juste sous son nez en cliquetant, inconscient du danger. Avec une adresse toute batracienne, Goffon l'attrapa promptement entre pouce et index. Bien luisant. Bien dodu. Il se passa la langue sur les lèvres...

Il ouvrait déjà la bouche toute grande pour avaler l'insecte, quand il se sentit soulevé dans les airs par le paletot. Il poussa un cri, laissant dans sa frayeur sa proie lui échapper.

— J'ai failli te confondre avec les ordures, boule puante.

Goffon se composa un visage aussi avenant et révérencieux que possible.

— Ah, c'est vous, Maître ! Je ne vous avais pas entendu venir. Goffon avoir tenu sa promesse. Goffon tout à votre service, Maître...

Graymes le considéra avec un mépris soupçonneux. Du talon, il écrasa ostensiblement le cafard.

— Pas de promesses, face de crapaud. Tu as conclu un pacte avec moi. Sur ton sang. Cochon qui s'en dédit...

Au sourire qui se dessina sur les lèvres de son interlocuteur, le nabot déchiffra parfaitement la menace à peine voilée. Il eut de la peine à déglutir. Il éluda vivement.

— Je l’ai vu, Maître ! Aujourd’hui même. Ici. Oui, ici. J’ai fait comme vous aviez dit. Goffon fouiner, Goffon surveiller, oui, espionner partout. Goffon savoir espionner, oui, oui, pour ça on peut compter sur lui. Et Goffon trouver !

— Cesse ton bavardage. Au fait.

— Je l’ai vu. Un peu avant la nuit. Oui. Goffon avoir eu peur. Très peur. Il est entré là. Dans la ruelle. Puis il est reparti. Il est passé tout près. Tout près du pauvre Goffon qui tremblait... S’il l’avait vu... S’il l’avait reniflé, oh...

Graymes suivit le regard de son compagnon. Le passage était étroit, plongé dans des ténèbres qu’un unique réverbère était impuissant à dissiper.

— Tu viens avec moi.

— Oh, non, Maître ! Non. Trop de risques pour Goffon. Trop de risques, non. Mais l’or. Vous aviez promis... l’or !

Graymes serra le col du nain, lui faisant rentrer ses mots dans la gorge.

— Tu viens avec moi, répéta-t-il en le fixant droit dans les yeux. L’or est pour plus tard.

— Beaucoup ? grimaça l’homoncule, manifestement rongé par un dilemme écrasant. Beaucoup d’or ?

Sans attendre qu’il débrouille son cas de conscience, le démonologue le reposa sans douceur sur le sol.

— Beaucoup, mais seulement au retour, précisa-t-il.

Goffon bredouilla un chapelet de malédictions. Mais si grande que soit son envie de se défilier, il dut bien se résoudre à servir d’avant-garde. À mesure qu’ils avançaient entre les façades charbonneuses, il sembla faire plus froid. Au-delà du lampadaire avare de ses watts, on ne pouvait plus distinguer le ciel de la masse des maisons délabrées.

Au bout d’une cinquantaine de mètres, Goffon se raidit comme un chien d’arrêt et désigna de son index boudiné une vieille porte à double battant, fermée par une chaîne, semblable à l’entrée d’un garage.

— Voilà, ici. Oui, ici, Goffon être sûr. Maintenant, Goffon partir...

Graymes le retint sèchement dans son élan.

— Tu ne bouges pas.

Il s’assura qu’ils n’avaient pas été suivis, avant de nouer ses longs doigts maigres autour du cadenas. Un claquement sec se fit entendre. Le lingot de métal tomba sur le pavé avec un tintement, laissant Goffon

médusé par ce nouveau procédé d'effraction. Sans attendre, Graymes repoussa les vantaux d'un coup de pied.

Une bouffée d'air poudreux assaillit ses narines. Il gratta une allumette, moins pour lui – il voyait parfaitement dans l'obscurité la plus profonde – que pour épargner les nerfs de son compagnon terrifié. C'était une ancienne remise vouée à l'abandon, et privée d'électricité depuis longtemps. Quelques meubles vieillots, rongés par l'âge et les bestioles, s'entassaient dans un coin. La poussière recouvrait tout. Sur la droite un tas informe était recouvert d'une bâche en plastique.

Goffon trépignait, lorgnant sans arrêt par-dessus son épaule.

— Maître, il pourrait revenir. Il pourrait revenir !

Indifférent à ses jérémiades, le démonologue commença à fureter.

— Rien ici, Maître. Rien ici. Tout vide.

— Pas si vide, répondit Graymes en s'approchant de la bâche avec méfiance.

Il empoigna un coin et tira d'un coup sec, découvrant une pile de caisses oblongues. Transi, Goffon vint à ses côtés, plus par peur de rester seul que par réelle curiosité. Graymes oublia d'enflammer une seconde allumette.

— Quoi ça peut être ? lança rageusement le nabot.

— Nous allons le savoir. Mais au moins, nous avons le nom de l'expéditeur, répondit son interlocuteur en désignant l'étiquette du fret. Société Armag Industries, dans le Queen's...

Il passa sur le côté. D'un coup d'épaule, il déséquilibra la pile. La boîte du haut vacilla avant de s'écraser au sol dans un nuage. Aussitôt, il s'acharna sur son couvercle. Goffon devint subitement livide, à tel point que sa vilaine figure en fut presque visible dans le noir.

— Maître, quelqu'un venir là dehors !

Graymes se redressa, l'oreille tendue.

Le nain ne s'était pas trompé. Un pas lourd résonnait distinctement dans la ruelle. Instinctivement, il recula dans le coin le plus obscur de la pièce, attirant l'homoncule à lui. Le pas se rapprocha encore, jusqu'à devenir presque assourdissant. Il stoppa devant la porte grande ouverte. Dans la faible clarté de l'extérieur, ils distinguèrent une silhouette gigantesque, aux épaules massives, revêtue d'un vieux manteau de laine. Elle resta là, sur le seuil de la remise, à humer l'air à la façon d'un animal.

Tous les muscles tendus, Graymes passa la main dans la doublure de son macfarlane...

Fut-ce un léger mouvement de Goffon ou une odeur la prévenant du danger, l'ombre bondit soudain en avant. Avant que Graymes ne puisse réagir, elle fit basculer sur eux la pyramide de caisses lourdement chargées. Pris sous l'avalanche, le démonologue n'eut que le loisir de se protéger, avec son compagnon. Quand il parvint enfin à se dégager de la paille et des débris de bois, la terrible apparition s'était volatilisée. Il fonça vers la porte, mais il était déjà trop tard. La venelle était déserte. Éternuant et toussant, Goffon vint se glisser dans les jambes de son protecteur.

— Maître ! C'était lui ! Je vous l'avais bien dit ! Il aurait pu nous tuer !

Graymes lâcha un juron.

— Il nous a échappé. Cette ordure est vivante. Aucun doute. Je retourne voir ce qu'il y a là-dedans...

Il fit volte-face, mais une surprise de taille l'attendait. De l'une des boîtes éventrées avait jailli une inconcevable créature, mi-femme, mi-bête, au faciès monstrueux déformé par un rictus de cruauté. La gargouille. D'après la description que lui en avait faite Blaustein, Graymes la reconnut sans hésitation. C'était celle qui, selon toute probabilité, avait assassiné Lehmann à Jérusalem. Sans doute Emeth l'avait-il rapportée d'Israël une fois son coup fait. Il devait y tenir particulièrement. N'avait-il pas tué pour l'acquérir ?

Hatto Goffon poussa un cri pitoyable, et tourna les talons sans attendre son or. Graymes le laissa partir, faisant face à ce cauchemar vivant qui secouait sa chevelure serpentine comme sous l'effet d'une hilarité silencieuse.

Il dégaina Shör-Gavan.

Juste comme la chose se jetait sur lui. Il la stoppa d'un terrible coup d'estoc. Elle revint aussitôt à la charge, manifestant la même folie meurtrière que les mannequins de la veille. Mue par la même malédiction. Graymes oscilla lentement en position de garde haute, les deux mains jointes sur la poignée de son arme. Il traça deux orbes aveuglantes dans les airs, repoussant assaut après assaut. Ses yeux n'étaient plus que des fentes luisantes de haine. Il guettait le plus imperceptible mouvement de la bête, ses muscles tendus tels des câbles d'acier.

Lorsqu'elle se décida à bondir de nouveau, il avait déjà anticipé. Il échappa aux bras atrophiés, et en deux passes fulgurantes, toucha en plein

poitrail. La blessure aurait dû terrasser n'importe quel animal vivant. Mais cette aberration n'était pas vivante. Elle n'était animée que par une magie sans nom. Rien ne semblait devoir entamer son énergie maléfique.

Elle trouva le moyen de le mordre cruellement à l'épaule. Elle lui aurait probablement arraché le bras si, laissant échapper un grondement de colère plus que de douleur, il ne s'était dégagé d'un coup de pied qui la déséquilibra. Elle se redressa d'un bond félin, cherchant à atteindre encore ses points vitaux avec des feulements diaboliques. Graymes dut déployer des trésors d'agilité pour se mettre à chaque fois hors de portée de ses crocs.

Il marmonna une imprécation, fouillant dans son répertoire de magicien. Il noua un puissant exorcisme. Une nuée d'étincelles bleutées l'enveloppa. La bête marqua un temps d'hésitation qui lui fut fatal. Il passa sous les griffes tranchantes, fit exécuter à sa lame une rotation meurtrière, rugissant tel un fauve qui vient de mordre la jugulaire de sa proie.

La tête fendue comme un fruit vola à travers la pièce.

La créature s'affaissa, saisie par une ultime convulsion haineuse. Graymes ne s'arrêta pas là. Méthodiquement, il réduisit le buste immonde en débris inoffensifs, jusqu'à rendre méconnaissable le grotesque cadavre. Pour toute oraison funèbre, il énonça le charme d'inversion, le Verbe de Vie conjuré à l'envers. Ianoda Hteme Haetfam. Et tout fut fini.

Sans perdre un instant, il escalada les autres caisses et retira leurs couvercles. À l'intérieur reposaient des mannequins en apparence anodins. Il arracha leurs perruques. Chacun portait l'inscription magique gravée au sommet du crâne. À coups d'épée, Graymes les fracassa en mille morceaux, ignorant le regard lourd de menaces que dardaient sur lui leurs yeux de sulfures. Arrivé au dernier colis, il ne put s'empêcher de laisser échapper une exclamation.

Une femme dormait sur son lit de paille, semblant sourire dans son sommeil. Elle portait des lunettes noires et un vieil imperméable maculé de sang. Elle était parfaitement identique à celle qui poursuivait Goffon la veille, dans le chantier. Graymes sut qu'il avait devant lui la véritable meurtrière de Khemal. Elle semblait vivante à un point tel que l'ombre d'un scrupule lui traversa l'esprit.

Sa poitrine paraissait soulevée par une respiration paisible. Elle eut un mouvement imperceptible, qui remonta les pans de sa gabardine sur ses jambes, suffisamment pour qu'on puisse distinguer son pubis imberbe et la fente blême de son sexe. Avec la rapidité d'un bourreau, Graymes

transperça sa tête, de part en part. Une liqueur rosâtre s'écoula sur la litière. Quand il la contempla à nouveau, elle avait l'air aussi banale et inoffensive qu'un mannequin de vitrine. L'illusion de la vie s'était évaporée.

Avant de sortir, le démonologue gratta une allumette et la jeta dans la paille répandue sur le sol. Elle s'embrasa aussitôt. Il regarda un moment les longues flammes orangées lécher les murs et mordre dans les vêtements des pantins. Ce n'est qu'en entendant les premières sirènes qu'il se décida à quitter les lieux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI

— Vous prendrez quelque chose, docteur ?

Même juché sur un tabouret de bar, Single ne pouvait dissimuler sa petite taille, qui le faisait plaisamment surnommer Bilbo par ses collègues – quoique jamais en sa présence. Mais il ne souffrait d’aucun complexe. Il savait se montrer à la hauteur quand la situation l’exigeait. De plus, il cultivait une ouverture d’esprit très inhabituelle chez un fonctionnaire de police. Et c’était surtout ce dernier trait de caractère que Graymes affectionnait chez lui.

Le magicien jeta un regard sévère à la cantonade. Aussitôt, les curieux qui avaient surveillé son arrivée avec des sourires railleurs replongèrent promptement le nez dans leur bière ou leur partie de billard. Comme si de rien n’était.

Graymes consentit alors à s’asseoir.

— Pas de problème, assura Single. Il n’y a que des amis, ici. Rien que des flics. Il ne faut pas leur en vouloir. C’est juste que votre look, euh...

— J’ai cessé de suivre la mode il y a longtemps, laissa tomber Graymes avec un sourire amer.

Single aurait voulu lui demander depuis quand exactement, mais un scrupule le retint.

— Bière ?

— Gin.

Single fit un signe discret à l’opulente barmaid, qui semblait fascinée par le nouveau venu.

— C’est un ami à vous, lieutenant ?

— Euh... oui. Deux gins, Wilma, sans glace.

— Merde, il est drôlement grand.

Graymes feignit de n’avoir rien entendu. Il attendit que la fille se soit éloignée avant de lâcher :

— Les mandats ?

— Il ne faut pas y compter, répliqua Single. J’ai reçu un avis défavorable du procureur.

— Je vois.

La nouvelle ne semblait pas vraiment le surprendre. Single crut même déceler l’ombre d’un soulagement sur son visage aigu. Les verres glissèrent devant eux.

— Merci, Wilma, sourit Single à l’adresse de la barmaid obstinément figée devant eux. Ça, vous lui avez tapé dans l’œil, aucun doute. Pourtant, des mecs, elle en voit défiler toute la journée... et pas des aristocrates. Faudra que vous m’expliquiez comment vous faites...

— Je suis... grand !

Single hocha la tête, piqué au vif.

— Nous n’avons rien à reprocher à Armag Industries, docteur, mis à part son nom bizarre...

— Armaguedon, ça vous a frappé aussi, hein ? Curieuse coïncidence...

— Oui, mais sur le plan administratif, nous n’avons rien. C’est une fabrique de mannequins, comme vous le soupçonniez, qui ne travaille que sur commande. Elle s’est installée dans un ancien entrepôt longtemps désaffecté, dans le Queen’s, il y a moins d’un an. Son directeur se nomme Brown. John B. Brown. Cela vous dit quelque chose ?

— Rien du tout. C’est un nom très commun.

— Pour ce que j’en sais, il n’est jamais là. Il semblerait que l’affaire vivote plus ou moins. Des crédits lui ont été accordés pour de nouveaux moules, il y a quelques mois. Ah, aussi, les ouvriers ne restent pas longtemps chez lui. J’ai cherché à en contacter d’anciens. Ils sont très vagues sur les mobiles de leur départ. Ils disent qu’il se passe là-dedans des trucs pas clairs. Mais pas d’accusations précises. Alors nous, on ne peut pas intervenir.

— C’est égal. Bon travail, Single. Je vais aller visiter les lieux dès ce soir. Avec ou sans mandat...

— Je n’ai rien entendu, docteur.

— Single, il ne s’agit plus de quelques automates échappés d’un magasin de jouets, cette fois, mais d’une véritable menace d’invasion. Le vieux rêve des Inertes est en train de s’accomplir. Ils disposent cette fois du pouvoir nécessaire et d’une complicité particulièrement active. Combien de leurs soldats ont-ils été infiltrés dans la foule depuis qu’Emeth dispose du Verbe de Vie ? Prêts à intervenir au premier signal...

— Nom de Dieu, je n'arrive pas à y croire... Et pourtant, j'ai les conclusions du labo dans la poche.

— Qu'attendiez-vous pour le dire ?

— Ils ont analysé le mannequin des pieds à la tête. Le résultat est incroyable. Normalement, ces figurines sont fabriquées en polystyrol, qui a remplacé la cire des débuts. Là, pas du tout. En surface, c'est du latex banal, mais à l'intérieur, un curieux mélange d'argile et de... de sang humain. Cela correspond tout à fait au rite que vous m'avez décrit... Mais pour ce qui est de savoir comment ces choses-là peuvent vivre, remuer... Ils ont préféré en rigoler.

— Cela vaut mieux. Il est des domaines où l'humain n'a plus sa place, Single.

— Comment peut-on arrêter ça ?

— Trancher la tête. Abattre le Maître des Inertes et récupérer le Verbe. De fait, cela revient à paralyser toute la machine. Autrefois, quand les anciens magiciens juifs disparaissaient, leurs Inertes ne leur survivaient pas. L'Inerte reste dans la plus grande dépendance vis-à-vis de son créateur, à moins que, comme Emeth, il n'acquière à son tour le savoir. La connaissance de la formule. Demain, tout sera fini. Ou au contraire, tout commencera.

Graymes vida son verre et sortit sans rien ajouter.

Single termina le sien longtemps après, l'esprit préoccupé, et lui trouva un goût détestable.

*

* *

En entendant la porte s'ouvrir lentement dans son dos, John B. Brown ne put s'empêcher de frémir de la tête aux pieds. Il s'écarta de la fenêtre sale qui donnait sur l'étendue morose des locaux vieillots et enfumés, se composant l'expression intransigeante qui seule pouvait tenir en respect son redoutable visiteur. Un froid déplaisant avait envahi la pièce. Il n'arrivait pas à s'accoutumer à ce froid, ni à cette ombre immense lorsqu'elle le recouvrait. Toutefois, il trouva le courage de faire face. Il avait médité cette entrevue toute la journée. Il voulait vider sa rancœur.

— Tu as agi stupidement, Emeth ! En prenant tous ces risques pour satisfaire ta vengeance personnelle, tu mets notre entreprise entière en

danger. J'ai passé une partie de ma vie à la mettre en place, à tout préparer. Je ne te laisserai pas réduire mes efforts à néant ! Les mannequins ne devaient pas sortir de l'usine avant que je t'en donne l'ordre. Ils ne sont pas encore en nombre suffisant et...

Emeth fit deux pas vers Brown, balançant sa colossale carcasse, le bureau parut soudain devenir exigu.

— L'ordre ? répéta-t-il. Tu commandes ? Ah !

Il émit un grincement rauque qui devait être un rire. Il se tenait si près de son interlocuteur que celui-ci pouvait respirer son odeur de moisi. Il crut que la créature allait le réduire en poussière et dut faire un prodigieux effort pour masquer sa peur.

— Nous ne sommes pas prêts. Nous n'avons pas atteint la cadence maximale. Quand ce sera chose faite, alors tu pourras régler tes comptes avec Graymes, mais pas avant.

Emeth repoussa sèchement Brown contre le mur. Sa respiration devint sifflante, signe de la colère qui montait en lui.

Moi, moi. Je décide.

Brown se massa rapidement l'épaule. Ne pas se laisser dominer. *Ne pas se laisser dominer.*

— Tais-toi. Sans moi, tu serais en train de pourrir au fond de la rivière. Perdu à jamais. Et tu viens me menacer ? Sans moi, comment aurais-tu bâti ton armée ? Avec tes mains ? Les as-tu seulement regardées ? Elles sont grossières, et primitives, comme ton cerveau... Ton cerveau d'Inerte stupide.

Profondément impressionné, semblait-il, le monstre retourna ses paumes calleuses, d'argile mal dégrossie. Il remua ses doigts raides, et une lueur de désespoir passa dans ses yeux.

— Je deviendrai... un homme ! éructa-t-il. Bientôt. Et plus qu'un homme. Un dieu !

Brown haussa les épaules, faisant mine de tenir pour nulles les divagations de son encombrant compagnon. Une fois de plus, il avait réussi à reprendre le dessus. Mais c'était chaque fois plus difficile, plus délicat. Emeth devenait plus indocile au fil des jours, rongé par une impatience animale. Brown avait surpris plus d'une fois un éclair venimeux dans ses yeux noirs comme des gouffres. Il ne se faisait aucune illusion quant à la gratitude et la loyauté de l'autre. Il savait qu'à la première erreur de sa part, il avait tout à craindre de son instinct meurtrier.

— Nous possédons une arme fabuleuse entre toutes, par laquelle le monde entier peut nous revenir. Nous pouvons insuffler la vie à n'importe quel objet pourvu qu'il soit façonné. Créer des êtres, des serviteurs à l'infini ! Le souffle de Dieu, Emeth ! Voilà ce que nous possédons ! Rien de moins ! Et toi, toi, tu ne songes qu'à tes querelles minables. La mort de Khemal était superflue, pour l'instant. Elle a multiplié les chances de nos adversaires. Quant à ce Dr Graymes...

— Je hais le docteur... Je hais !

— Il ne sera plus rien lorsque nous aurons lâché nos hordes. Plus rien ! Et ce moment-là approche. Alors, tiens-toi tranquille, retourne surveiller les ateliers, c'est encore là que tu es le plus utile...

Ostensiblement, Brown tourna le dos au géant, faisant mine de classer des papiers épars sur son bureau. La porte se referma sans bruit derrière lui et le pas lourd décrut dans l'escalier. Alors seulement, il laissa échapper un soupir de soulagement. Il sortit son mouchoir et essuya la sueur glacée qui ruisselait de ses tempes. L'heure du rituel approchait, comme chaque soir après le départ des ouvriers. Il s'approcha lentement du coffre-fort, fit jouer la clé dans la serrure après avoir entré la combinaison. Il extirpa du meuble une cassette ornée de ferronneries anciennes qu'il posa sur sa table de travail. Il en souleva le couvercle avec un respect mystique. Posé sur son coussin couleur grenat, le fragment de saphir jeta un éclair sombre et l'inscription qui s'y trouvait gravée parut se creuser encore davantage. Un courant d'air surgit de nulle part traversa la pièce.

Brown tressaillit.

Envahi par le sentiment bizarre d'être transpercé par un regard étranger. Il se hâta de mettre le coffret sous sa veste et courut jusqu'à la fenêtre. Dehors, les ombres commençaient à s'allonger sur les toits voisins. Il ne vit personne, hormis les ouvriers qui passaient la grille de l'entrée. Pourtant, par acquit de conscience, il abaissa le store et ferma le bureau à clé avant de descendre.

CHAPITRE XVII

L'usine d'Armag Industries se dressait au centre d'une enceinte grillagée, dans le quartier des entrepôts désaffectés. À mesure que le crépuscule tombait, que les ombres se glissaient sous sa structure tubulaire, elle prenait davantage l'aspect d'une gigantesque araignée enlisée dans une mare de boue. Échappés des tuyauteries vétustes, des jets de vapeur grises sifflaient sur ses flancs, l'enveloppant d'un halo brumeux et inquiétant.

Le Verbe de Vie était ici. Quelque part.

Ebenezer Graymes le savait.

Dressé tel un grand oiseau de nuit au sommet du bâtiment voisin, il pouvait capter ses émanations aussi sûrement qu'il respirait l'humidité des ténèbres. De son perchoir, il épiait le moindre mouvement derrière les vitres noircies. Et la scène qu'il avait observée au dernier étage n'avait fait que renforcer sa conviction. Il avait reconnu la stature démesurée d'Emeth. Mais en revanche, il n'avait pu voir le visage de son interlocuteur. Sans doute était-ce Brown, le directeur. À la façon dont il avait baissé les stores de la pièce, Graymes présumait qu'il avait senti sa présence. Ou tout au moins qu'il avait soupçonné l'intrusion d'un regard. Le mage savait qu'au contact du Verbe, les facultés humaines pouvaient être décuplées.

Quoi qu'il en soit, il ne pouvait plus hésiter.

Il avait laissé passer une heure.

Maintenant, l'obscurité était totale. Une pluie fine s'était mise à tomber. Il se laissa glisser le long de l'échelle d'incendie et se coula parmi les ombres. Il se tapit juste en face de la grille d'entrée. Pénétrer dans l'enceinte semblait plus ardu qu'il ne l'avait supposé. Des vigiles étaient postés dans une guérite, et d'autres sans doute tournaient autour de l'usine, histoire de dissuader les curieux. Graymes doutait qu'ils soient humains. Il pouvait en juger à la façon dont ils accomplissaient leur tâche, mécaniquement, sans échanger une parole ou s'interrompre pour fumer une cigarette. Aucune buée ne sortait de leur bouche malgré le froid.

Déjà, le démonologue imaginait de faire le tour pour escalader le mur par l'arrière, lorsque le hasard résolut ses problèmes sur-le-champ. Un camion bâché déboucha dans la rue déserte. Il ralentit à la hauteur du portail et donna un coup de klaxon. Graymes nota le nom peint sur la portière. Celui d'une compagnie de transport, qu'il avait relevé sur le bordereau d'expédition des caisses détruites la veille, dans la remise secrète d'Emeth. Assurément, ce dernier avait requis les services de cette société pour disséminer un peu partout sa production.

Tandis que la grille s'ouvrait, le sorcier bondit hors de son abri et se glissa sous le véhicule.

— Ah, putain, z'êtes pas des causants, les mecs, ça fait plaisir ! éructa le chauffeur, qui ne devait guère se douter de la nature de son prochain chargement. Endroit habituel, hein ? Merci quand même...

La portière claqua. Le camion repartit. Graymes attendit qu'il traverse une zone d'ombre pour se laisser rouler sur le macadam, hors de vue. Il se remit promptement debout et contourna l'angle du bâtiment. Il ne s'était pas trompé sur un point : les alentours de l'ancien entrepôt étaient quadrillés par d'autres gardiens, qui accomplissaient scrupuleusement des rondes espacées. Il patienta prudemment jusqu'à ce qu'ils soient passés avant de poursuivre son chemin. Le temps n'était pas encore venu de déclencher les hostilités.

Sur l'arrière de l'usine, il ne fut pas surpris de découvrir une carrière qui avait jusqu'alors échappé à son regard. Un engin d'extraction et quelques outils s'y trouvaient abandonnés, attestant de son exploitation quotidienne. Il se baissa pour évaluer la nature du sol à cet endroit. C'était une sorte de tourbe brune spongieuse. En soi, elle n'avait rien d'exceptionnel. Mais il savait que, mélangée à d'autres ingrédients moins anodins et soumise à certains rites, cette matière pouvait devenir chair et sang.

Il se suspendit à une gouttière et entreprit d'escalader la façade avec l'agilité d'une araignée. Au second, il découvrit une lucarne entrebâillée, qu'il n'eut qu'à repousser du pied. Il se laissa tomber sans bruit sur le plancher. Il avait atterri dans une remise encombrée de caisses vides destinées à l'expédition, qu'il traversa à pas feutrés, attiré par la lumière qui filtrait sous la porte. Il déboucha sur une coursive faiblement éclairée par des témoins.

Le bâtiment était plus grand qu'il ne lui avait semblé de l'extérieur. Se penchant par-dessus la balustrade métallique, il découvrit plusieurs ateliers de production cloisonnés, reliés entre eux par un tapis roulant. Il renifla fortement. L'odeur d'une mixture en fusion frappait ses narines. Plus loin, à sa gauche, se dressait une cuve incandescente, à demi remplie d'un liquide bouillonnant. À sa surface, des bulles grasses éclataient avec un bruit de chewing-gum, ponctuant le chuintement des canalisations poreuses. Aucun dispositif de sécurité n'en entravait l'accès. Une mauvaise chute dans ce magma aurait été fatale. Une chaleur asphyxiante s'en échappait.

Une forge de l'enfer.

L'attention du sombre visiteur fut soudain attirée par un étrange concert de cliquetis, derrière un rideau de plastique. Avec une prudence extrême, il entrebâilla le vantail souple et jeta un œil. Un curieux spectacle l'attendait. Suspendus à des crocs de boucher, des bras, des jambes et des bustes d'aspect humain se balançaient doucement en l'air. Ils dégouttaient d'une liqueur rosâtre peu engageante. Une soufflerie les agitant de convulsions macabres.

Graymes jura entre ses dents serrées.

Il se faufila entre les rangées de quartiers de chair factice, sans les quitter un instant du regard, envahi par un pressentiment lourd de menaces. Une porte entrouverte révélait une seconde pièce dans le fond. Il s'en approcha avec appréhension.

Des corps nus. Des dizaines de corps nus, d'hommes, de femmes, figés dans des postures disparates, certaines tendancieuses, qui paraissaient attendre. Une venue. Un signal. Il eut l'impression d'avoir interrompu quelque cérémonial obscène, de sentir peser sur lui leurs regards vides et cependant lourds d'hostilité. Entre eux tous s'établissait une étrange parenté. Des mannequins, sans aucun doute, mais sculptés avec une telle précision, un tel souci du réalisme, que dans l'éclairage trouble, ils semblaient parfaitement vivants.

Fasciné, Graymes se mêla à eux, les fixant avec intensité, l'un après l'autre, cherchant à déceler en eux l'étincelle du maléfice. Sous ses doigts, le latex semblait palpiter. Et il éprouva une curieuse émotion en s'attardant sur les femmes dont les courbes sensuelles avaient été dessinées avec un soin particulier. L'artisan n'avait pas lésiné sur les détails figuratifs, ni sur la beauté impressionnante des visages. Les lèvres étaient pleines, charnues, les yeux recelaient un éclat pénétrant. Il leur trouva même une vague

ressemblance avec Debbie Harriman et se demanda s'il s'agissait ou non d'une coïncidence.

Quoi qu'il en soit, un véritable bataillon de séductrices meurtrières, cousines de celles qu'il avait déjà annihilées, sommeillait ici. En soi, elles étaient autrement plus redoutables qu'une armée de tueurs entraînés. Capables de s'infiltrer dans n'importe quel milieu, avec pour arme leur charme trop humain.

Le plan de Brown était décidément diabolique.

Comme il s'apprêtait à rebrousser chemin, une porte dérobée s'ouvrit sur le côté. Il n'eut que le temps de s'escamoter derrière un groupe de personnages. Un homme entra dans la pièce d'un pas pressé. Graymes ne vit que le bas de son pantalon. Ce n'était pas Emeth. L'arrivant passa devant lui. Marqua une hésitation, semblant subodorer quelque chose d'anormal. Graymes glissa une main dans la doublure de son manteau...

Mais l'autre poursuivit presque aussitôt son chemin, comme si une tâche importante le réclamait. Sitôt qu'il fut hors de vue, le démonologue émergea de sa cache, prêt à lui emboîter le pas. Mais à sa grande stupeur, il se sentit fermement retenu.

Sans qu'il s'en rende compte, des mains de latex s'étaient refermées sur ses vêtements. Il laissa échapper une imprécation. En écho, des rires lui répondirent.

Et tous les visages se tournèrent vers lui...

*

* *

John B. Brown fit irruption dans les ateliers déserts. Comme il s'y attendait, Emeth s'y trouvait, débarrassant les tapis roulants des nouveaux esclaves d'argile prêts pour le rituel.

— Arrête ! lança le patron d'une voix étouffée. Quelqu'un d'autre est ici. Là-haut !

La créature se redressa de toute sa taille. Elle leva les yeux en direction des coursives métalliques qui se perdaient dans les hauteurs enfumées, comme si, d'où elle se trouvait, elle pouvait distinguer l'intrus. Un sourire féroce se peignit sur ses lèvres.

— Enfin, murmura-t-elle. Le moment est venu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

Graymes comprit sur-le-champ dans quelle nasse infernale il s'était laissé prendre. Insidieusement, l'armée des mannequins nus avait resserré ses rangs autour de lui, tendant dans sa direction des bras faussement suppliants. Il n'était plus temps de camoufler sa présence. Il décida de réagir sans plus prendre de précautions. Shör-Gavan jaillit dans sa main, luisant d'un éclat bleuté, et tournoya dans les airs. Deux têtes de latex roulèrent à ses pieds, laissant échapper un geyser de sang décoloré. Des dizaines de mains s'agrippèrent aux pans de son macfarlane. Glissant hors du vêtement, il l'abandonna en pâture à ses adversaires, qui ne mirent guère de temps à le réduire en lambeaux.

Profitant de ce maigre répit, il se fraya un passage à grands coups d'épée, taillant dans la masse des corps blêmes qui cherchaient à l'enlacer. Tel un fauve acculé, il jetait des regards farouches autour de lui, cherchant désespérément une issue. Il n'avait pas envie de prolonger un combat dont l'issue était plus qu'incertaine. Et d'autres tâches plus urgentes l'attendaient ailleurs. Il fit tournoyer sa lame avec une vivacité foudroyante, parvenant à ouvrir une brèche dans le mur des assaillants. En deux enjambées, il gagna la sortie. Il referma la porte à toute volée derrière lui, et prit soin de la bloquer avec une barre de fer.

Des coups furieux ébranlèrent le battant, mais celui-ci tint bon. Graymes ne s'attarda pas davantage. Se détournant, il fonça à travers la soufflerie, écartant de sa route les membres suspendus aux crochets qui semblaient soudain animés d'incoercibles convulsions. À plusieurs reprises, il dut se défaire de mains accrochées à son col qui cherchaient à ralentir sa course, ou à le griffer cruellement. Il y en avait tant qu'il étouffa bientôt sous cette multitude d'étreintes cauchemardesques. Il comprit qu'il ne pourrait atteindre le couloir vivant.

Il avisa une fenêtre rectangulaire sur sa gauche, obscure, inquiétante. Il ignorait vers quels nouveaux dangers elle pouvait mener. Mais il n'y avait pas d'autre échappatoire. Dans un suprême effort, il s'arracha aux prothèses

vivantes et se jeta tête la première à travers la vitre, un bras replié devant son visage.

Il tomba durant plusieurs secondes interminables, avant que ses pieds ne touchent enfin le sol. Avec un réflexe de lynx, il fléchit les jarrets, et sans attendre de réaliser l'endroit où il se trouvait, se planta en position d'attaque, les deux mains jointes sur la garde de son arme.

À cet instant précis, la lumière l'éblouit, endolorissant ses rétines habituées à la nuit. Durant plusieurs secondes, un voile blanc persista devant ses yeux, avant qu'il ne distingue enfin les lieux. Il aperçut la fenêtre brisée, plusieurs mètres au-dessus de sa tête. Sans doute une telle chute aurait-elle mis en miettes un homme ordinaire, mais lui n'était ni très humain, ni très ordinaire. Sa souplesse démoniaque l'avait déjà sauvé lors d'acrobaties plus périlleuses encore.

Il se tenait au centre d'une pièce nue, plus longue que large, ouvrant par une série de vitres sales sur la cour de l'usine. Elle devait en temps ordinaire servir d'entrepôt. Le silence pesant n'était troublé que par le chuintement lancinant des conduites sous pression. Quelque part. Aucun mouvement n'était perceptible dans les environs immédiats. Pourtant, une menace était tapie non loin. Prête à fondre sur lui.

Il plissa les paupières.

Au fond de la salle, d'étranges tréteaux avaient été dressés contre le mur, composés de quelques planches et d'un drap d'une blancheur douteuse. Un théâtre miniature, dont la présence semblait parfaitement incongrue dans un tel endroit. Il renifla, tout en s'en approchant avec la prudence d'un serpent.

— Bonsoir, Commandeur...

Graymes se raidit. Une marionnette, surgie d'on ne sait où, avait jailli sur le rebord de la scène et balançait des jambes dans le vide en le regardant d'un air moqueur. Elle était déguisée en hassid, redingote noire et chapeau rond, et dodelinait bêtement du chef. À ses côtés se matérialisa une voluptueuse créature vêtue à l'orientale et couverte de riches colliers.

— Nous allons te tuer..., susurra-t-elle.

— Tu vas mourir...

— Mourir. Oui.

— Tu iras rejoindre ton père en enfer, intervint un troisième larron déguisé en marchand obèse. Ton père démon.

Graymes inspira fortement.

D'un coup de pied rageur, il fracassa le théâtre, déséquilibrant les pantins qui roulèrent sur le sol. Avant qu'ils n'aient eu le loisir de se mettre à l'abri, il les martela à coups de talons, ne se détournant d'eux que lorsqu'ils ne furent plus que tas de chiffons méconnaissables.

— L'enfer n'est pas encore pour moi, petites choses, murmura-t-il.

À l'autre bout de la pièce, un pas lourd se fit entendre. Avant même de se retourner, Graymes sut à qui il appartenait. La gigantesque silhouette d'Emeth se découpa dans la clarté lunaire.

— Tu as mis le temps, gronda la créature. Mais il n'est pas trop tard. Pas trop tard. Non.

Graymes serra les mâchoires et assura Shör-Gavan dans sa main.

— Tu n'en réchapperas pas, Commandeur. C'est écrit sur le *Livre des Abîmes*. Tu peux me croire. Ton épée est vaine contre moi.

Avec un grognement d'animal furieux, le monstre s'élança sur lui. À l'instant d'être happé par ses bras interminables, Graymes se fendit avec une agilité de contorsionniste, se décalant juste assez sur le côté pour décocher une terrible estocade. Une large plaie suintante s'ouvrit sur le flanc de la gabardine. Emeth poussa un cri rauque. Emporté par son élan, il partit heurter une baie vitrée rongée de suie. Sans lui laisser le temps de faire volte-face, Graymes bondit dans les airs, les deux pieds en avant. Il toucha l'être en pleine poitrine, projetant tout son poids. Sous l'impact, son adversaire fut catapulté à travers le carreau. Il plana dans une nuée de cristal avant de s'écraser trois étages plus bas avec un bruit sourd.

Inerte.

Graymes s'écartait de la fenêtre lorsqu'une voix impérieuse le figea sur place.

— Ne bougez plus, docteur. La partie est terminée.

Un homme s'avavançait vers lui, pointant dans sa direction un fusil à canon court. Le démonologue ricana.

— John B. Brown, directeur d'Armag Industries, hein ? Bravo. Tout était parfaitement conçu, rabbi. Je m'y suis laissé prendre.

Blaustein hocha la tête. Ses yeux luisaient d'un feu fanatique.

— Vous ne savez rien. Je n'ai fait que récupérer mon bien dans cette affaire. Avant la guerre, le Verbe de Vie appartenait à ma famille. Mon père a dû s'en séparer pour fuir le ghetto de Varsovie, quand je n'étais qu'un enfant. C'était le prix de notre passage, qu'il paya à un receleur passionné de sciences occultes. Un certain Yoshi Eisenbaum, un fabricant

d'automates... Mon père ignorait alors la véritable valeur de ce bijou de famille. Et moi-même je ne l'ai comprise que plus tard. Eisenbaum savait ce qu'il faisait en réclamant cet objet. C'était une ordure. Il rêvait de domestiquer la puissance divine...

— Il a eu la sagesse d'y renoncer...

— Non sans avoir donné vie à cette créature innommable, d'argile et de sang. J'ai longtemps cherché son maître à travers le monde. Ce n'est que la nouvelle de sa mort dans un vulgaire article de journal qui m'aura permis d'atteindre mon but. Je ne vous ai pas quitté d'une semelle pendant cette affaire, docteur Graymes. J'espérais que le Verbe m'échoirait d'une façon ou d'une autre.

— En utilisant Goffon ?

— Ce petit animal ne savait rien au sujet de l'Inerte muré sous la synagogue. C'est moi qui l'ai guidé, et poussé à le libérer. Mais vous êtes intervenu. J'ignorais que des gens de votre sorte pouvaient encore exister. Vous m'avez coupé l'herbe sous le pied. J'ai assisté à votre combat sur le pont de Brooklyn, cette nuit-là. J'avais une vue imprenable à bord du caboteur que j'avais loué.

— Pourquoi n'avoir pas laissé Emeth se noyer, dans ce cas ?

— J'avais réalisé qu'il pouvait en fin de compte m'être aussi utile qu'il l'avait été à Eisenbaum. Je l'ai repêché. Par chance, la chute ne l'avait pas tué. Et son inscription était encore lisible... Il n'est pas si aisé de détruire un tel démon. J'ai eu raison. Il a bien œuvré. Il a reconquis le Verbe pour mon compte, quand je lui ai expliqué quelle association serait la nôtre plus tard. Bien sûr, cela m'a peiné de devoir supprimer Lehmann. J'avais de l'estime pour lui. Malchance. Quant à ce pauvre Khemal, je n'ai pas voulu prendre de risque. À la longue, il aurait pu me percer à jour. Découvrir la véritable raison de mes fréquents voyages à New York, et mes activités à la tête d'Armag... Si près du but, je ne pouvais me le permettre.

— La religion n'est plus ce qu'elle était.

— Feindre la vocation était pour moi le meilleur moyen de me mêler aux gens susceptibles de m'aider dans mes recherches. Mais venez avec moi, docteur. Vous allez m'être vous aussi d'une aide très précieuse. Posez d'abord votre épée... Faites-la doucement glisser vers moi.

Sous la menace du fusil, Graymes s'exécuta.

Sans le quitter un instant des yeux, Blaustein se baissa pour ramasser l'arme. Mais il n'avait pas plus tôt effleuré le pommeau qu'il fut rejeté en

arrière comme sous l'effet d'une décharge électrique. Son coup de feu partit vers le plafond. Le temps pour lui de recouvrer ses esprits, il était déjà trop tard. Graymes l'enjambait et lui piquait la pointe de sa lame sur la gorge, un mauvais sourire aux lèvres.

— Le Verbe. Je veux le Verbe. C'est encore le prix de ton passage.

Blaustein loucha sur le tranchant bleuté, et au-delà sur le visage sévère du démonologue.

— Dans l'atelier..., bredouilla-t-il. À la sortie de la chaîne. La presse...

Les yeux de Graymes s'étrécirent.

— Tu es un homme mort, rabbi.

— Pitié. Vous avez promis... le passage !

— De vie à trépas.

D'un geste sec et rapide, il poussa son épée, clouant sa victime au plancher comme un papillon. Les yeux de Blaustein s'agrandirent démesurément. Un soupir rauque échappa de ses lèvres. Graymes attendit que les derniers spasmes eurent cessé d'agiter son cadavre, avant de retirer sa lame avec une mimique haineuse.

Sans perdre un instant, il se rua hors de la remise. Il ne rencontra personne sur son chemin. Il dévala les escaliers de fer qui conduisaient aux ateliers, courut le long de la passerelle qui surplombait la redoutable cuve en fusion. Il agrippa une canalisation et se laissa glisser jusqu'au sol. Au pas de course, il suivit la chaîne de montage, passa entre les moules verticaux dressés comme des sarcophages de fonte.

Il déboucha dans la dernière section.

Une presse carrée surplombait le tapis roulant, gravée de signes cabalistiques. Ainsi, Blaustein n'avait pas menti. Loin des regards, les mannequins encore tièdes subissaient le dernier traitement, le plus important, le plus secret, consistant à imprimer le terrible symbole de vie sur une face cachée de leur anatomie, ainsi que le voulait la tradition.

Une tradition respectée à la cadence industrielle.

Graymes n'hésita pas.

Il se glissa sous la pièce métallique. Il laissa échapper un soupir de soulagement. Enchâssé dans un écrin moulé à sa forme, le Verbe de Vie luisait faiblement dans l'ombre. Mais à la seconde où il s'en saisissait, il eut le pressentiment d'un danger immédiat. Il n'eut que le temps de rouler sur lui-même. Quelqu'un venait de remettre la chaîne en route. La presse

emboutit le tapis roulant avec la force d'un pilon. Il s'en était fallu d'un cheveu que le mage ne périsse écrasé. Comme il se redressait, un poing gigantesque s'abattit sur ses épaules, l'envoyant bouler à plusieurs mètres de là.

— Le *Livre... des Abîmes*, docteur, souviens-toi !

Sans lui donner le temps de réagir, Emeth le saisit par le cou et le souleva de terre comme s'il ne pesait rien entre ses énormes mains. Avec une force herculéenne, il le projeta sur le tapis roulant, cherchant à lui briser les os. Graymes laissa échapper un gémissement. Sous le choc, ses côtes avaient cédé. Du sang coulait de sa bouche et de ses narines. Les deux protagonistes se livrèrent à une lutte féroce, scandée par la presse qui continuait de défoncer le caoutchouc à quelques mètres de là, et semblait les aspirer.

Conscient du danger, Graymes parvint à se dégager.

Malheureusement, aveuglé par la souffrance, il fut incapable d'opposer la moindre résistance lorsque le géant s'empara à nouveau de lui. Son épée lui échappa des mains et disparut sous une chaudière. Il poussa un juron. Mais il tenait toujours la précieuse relique, farouchement serrée dans son poing. Emeth chercha à décrisper ses doigts. Un craquement d'os se fit encore entendre. Le sorcier ne céda pas. Il repoussa violemment son ennemi et, pour un instant, parvint à se réfugier hors de portée.

Il trouva la rampe d'un escalier sous ses doigts et, s'y accrochant comme à une planche de salut, parvint à se hisser de quelques marches avant que l'Inerte ne se lance à sa suite. La main de celui-ci, large et grossière comme un gant de base-ball, se referma sur sa cheville. Il dut serrer les dents pour surmonter la douleur. Il savait que la mort l'attendait s'il ne trouvait pas rapidement le moyen de fuir. Mais, ébranlé par les coups, il n'avait plus sa lucidité. Et il se sentait irrémédiablement attiré vers le bas.

Un étrange phénomène se produisit alors.

Une clarté vive inonda l'atelier, surgie de nulle part. Une chaleur insolite embrasa sa main, celle qui tenait le Verbe, avant de remonter le long de son bras et de se diffuser dans son corps tout entier. D'une torsion reptilienne, il trouva enfin la force de se libérer, et poursuivit son ascension. Il se sentait porté par une vigueur nouvelle.

— Le Verbe... Donne-le, docteur ! Pour payer le passage !

Graymes laissa fuser un ricanement douloureux. Il avait maintenant atteint le palier. Emeth le talonnait, projetant devant lui ses bras interminables. À reculons, Graymes s'enfuit par la coursive dominant les ateliers. Shör-Gavan. L'épée. Où diable était son épée ? Emeth avançait toujours vers lui, prêt à le saisir à nouveau dans une étreinte mortelle. Son ombre glacée le recouvrait déjà. Graymes recula encore, jusqu'au moment où il sentit les effluves de la cuve bouillonnante monter entre ses jambes. La chaleur était presque intolérable.

Autour d'eux, la clarté irréelle s'intensifia.

— Tu... es... fini... Commandeur.

Tout se passa avec une rapidité affolante.

Graymes lança un ordre bref et tendit la main au-dessus de sa tête. Un éclair blanc traversa l'air enfumé et vint se loger en son creux. Le contact de Shör-Gavan lui inspira une énergie nouvelle. Il l'abattit sur la rampe dans une gerbe d'étincelles. La lame elfique trancha net le métal tubulaire. La passerelle fut secouée d'un sursaut, comme un cheval qui se cabre sous la piqure d'un taon, avant de glisser dans le vide. Déséquilibré, Emeth poussa un glapissement. Il chercha à se retenir aux canalisations qui couraient le long du mur, mais celles-ci lâchèrent une à une sous la traction trop importante. Il glissa brutalement contre la rambarde qui acheva de céder.

Et bascula dans le vide.

Il lança une dernière malédiction avant d'être englouti dans le magma en fusion. Pendant quelques secondes, sa tête surnagea parmi les énormes bulles grasses, affreusement défigurée. Puis enfin son corps tout entier se liquéfia dans l'immonde mixture.

Graymes dut s'adosser à la cloison.

Il titubait d'épuisement.

Quelque part, des sirènes de police éveillèrent les échos de la nuit.

CHAPITRE XIX

— Navré pour le retard. Au dernier moment, j'ai pu obtenir un mandat et j'ai voulu faire les choses en grand. Je vois que ça n'a servi à rien. Vous êtes salement amoché. Voulez-vous qu'on vous conduise à l'hôpital ?

Rencogné contre la portière, Graymes s'obstina dans son mutisme sombre et méditatif. Il serrait presque maladivement un fragment de cristal bleu nuit dans son poing, au risque de s'entailler la paume. Intimidé par son air farouche, Single n'osa lui demander d'où il provenait, et si c'était bien ce qu'il supposait. De même qu'il renonça à le prévenir de l'accusation pour meurtre qu'il encourait. Bien sûr, il ne faisait aucun doute que la légitime défense et l'activité occulte du rabbi Blaustein joueraient en sa faveur au procès. Il serait libéré sous caution avant quarante-huit heures. Aussi le policier avait-il négligé de lui réciter ses droits et de lui passer les menottes.

— Allez-vous rapporter cette pierre à Jérusalem ?

Sans qu'il sache bien pourquoi, il se sentait fasciné par le talisman. Pour la première fois, Graymes se tourna vers lui et daigna acquiescer lentement.

— Je vais achever la tâche de Lehmann. Il n'existe qu'un endroit où il sera en sécurité : le Saint-Sépulcre. Réuni aux autres tables de Salomon, dont il n'aurait jamais dû être séparé.

— Docteur, hormis le cadavre de ce rabbi, nous n'avons rien trouvé dans cette fabrique que des mannequins parfaitement anodins, et je me demande ce que je vais bien pouvoir inventer pour justifier cette descente...

— Anodins ?

Graymes eut un sourire amer, qui s'effaça aussitôt. Son regard venait d'être attiré par un épais nuage de poussière qui glissait sur la chaussée, devant eux.

— Stop. Arrêtez-vous. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Single venait de tourner dans Amsterdam. Une étrange activité régnait à hauteur de St Martin. Un camion de pompiers barrait la rue. Des

gyrophares incendiaient les façades terreuses. Des flics leur firent signe de passer au large, un mouchoir sur le visage. Single baissa la vitre, déclinant son identité.

— Excusez-nous, lieutenant. Un stupide accident. La vieille chapelle s'est effondrée. Pas de veine. Elle allait être abattue la semaine prochaine.

— Des victimes ?

— Un gamin était là-dessous. On ne sait pas ce qu'il fichait là à une heure pareille. On est en train de le dégager, mais il y a peu d'espoir.

— Il y a des nuits, comme ça. Docteur, vous...

Single n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. La portière du côté passager béait sur le trottoir. Des sueurs froides lui perlèrent dans le cou.

*

* *

Graymes s'était élancé parmi les éboulis, bousculant les sauveteurs. La chapelle s'était effondrée comme un château de cartes et, dans la clarté crue des projecteurs, ressemblait à quelque tumeur purulente jaillissant du bitume. Il se coula sous les décombres par une fissure. Ses yeux accoutumés à l'obscurité repérèrent rapidement le corps disloqué à demi enfoui sous les gravats. Un médecin était penché au-dessus de lui, le stéthoscope pendant autour de son cou, impuissant.

— Vous êtes de l'hôpital ? lança-t-il à l'adresse de Graymes.

— Non.

— Ça n'a plus d'importance. Il est mort. Pauvre gosse. Quelle drôle d'idée de venir jouer ici en pleine nuit. Cette saleté de bâtisse. Il y a longtemps qu'on aurait dû la raser.

Graymes s'agenouilla auprès du cadavre. La mort dans l'âme. Chary Agostino avait désobéi. Imothar Abarinth l'avait sans doute à nouveau tenté. L'adolescent avait essayé une nouvelle invocation, au mépris du danger, et cela lui avait coûté la vie. La terreur qu'on lisait sur ses traits cireux n'indiquait que trop l'épouvantable agonie qu'il avait vécue.

Le médecin rangea sa trousse. Professionnel. En avisant l'expression sinistre de Graymes, il demanda :

— Vous le connaissiez ? Vous êtes de la famille ?

— Laissez-moi seul un instant avec lui.

— Ben... c'est que l'ambulance est arrivée, et...

— Sortez.

Impressionné par l'autorité de la voix, le praticien hocha la tête et plia bagages. Lorsqu'il fut certain que personne ne l'épiait, Graymes posa l'extrémité de ses doigts sur le front glacé du jeune garçon. Il serra le Verbe de Vie dans son autre main et marmonna une incantation en araméen. Il s'écoula une poignée de secondes interminables. Puis un frémissement parcourut le cadavre tout entier. Le sang se remit à pulser dans ses veines. Il remua les lèvres, toujours un pied dans l'abîme. Et enfin, ses yeux se rouvrirent. Fixes. Hébétés.

— Où je suis ?

Graymes sentit la peau se réchauffer sous ses doigts et recouvrer sa souplesse initiale. Il répondit d'une voix neutre :

— Loin de chez toi. Il est tard. Tu devrais rentrer.

— Qu'est-ce que je fais là ? C'est vous qui m'avez emmené ici ?

— Non. Tu as fait une chute. Une mauvaise chute...

En répétant ces mots, il fixa intensément son vis-à-vis dans les yeux.

— Une chute ?

— Tu ne crois pas à la magie, n'est-ce pas ?

— C'est des conneries ou quoi ? Quelle magie ?

Graymes sourit.

— Tu as raison. Il ne faut pas croire à ces idioties. C'est du vent pour les ballots.

Il souleva l'adolescent de terre avec aisance et le transporta jusqu'au-dehors. En le voyant reparaître, le médecin et les infirmiers, qui battaient la semelle, eurent un sursaut. Il leur confia le blessé.

— Diagnostic erroné, collègue, lança-t-il avant de s'éloigner.

Single s'énervait près de l'auto, un micro vissé à la bouche, hésitant à lancer son avis de recherche. En apercevant Graymes, il leva les yeux au ciel avant de donner libre cours à sa colère.

— Nom de Dieu, ne me faites plus jamais ça ! J'ai une femme, un gosse, et un job auquel je tiens !

Graymes remonta dans la voiture.

— Pas de danger, promit-il.

FIN.

*Achevé de numériser en août 2011
sur les presses d'un
AMD Athlon(tm) XP 1800+
1,53 Ghz
768 Mo de RAM*

Dépôt légal : avril 1990
Numérisé en France

OceanofPDF.com

-
- [1](#) Voir « le Commandeur – 2 ».
- [2](#) Voir « Le Commandeur – 2 ».
- [3](#) Voir « Le Commandeur – 2 »
- [4](#) Voir « Le Commandeur – 1 »

OceanofPDF.com



On disait la race malfaisante des Inertes éteinte à jamais.
On pensait le terrible Verbe de Vie en sûreté, dans les
profondeurs de Jérusalem, hors d'atteinte des occultistes
mégalo-manes.
Ebenezer Graymes savait, lui.
Il ne faut jamais jurer de rien.



54224.1
ISBN 2-265-04317-6
Illustration NICOLLET